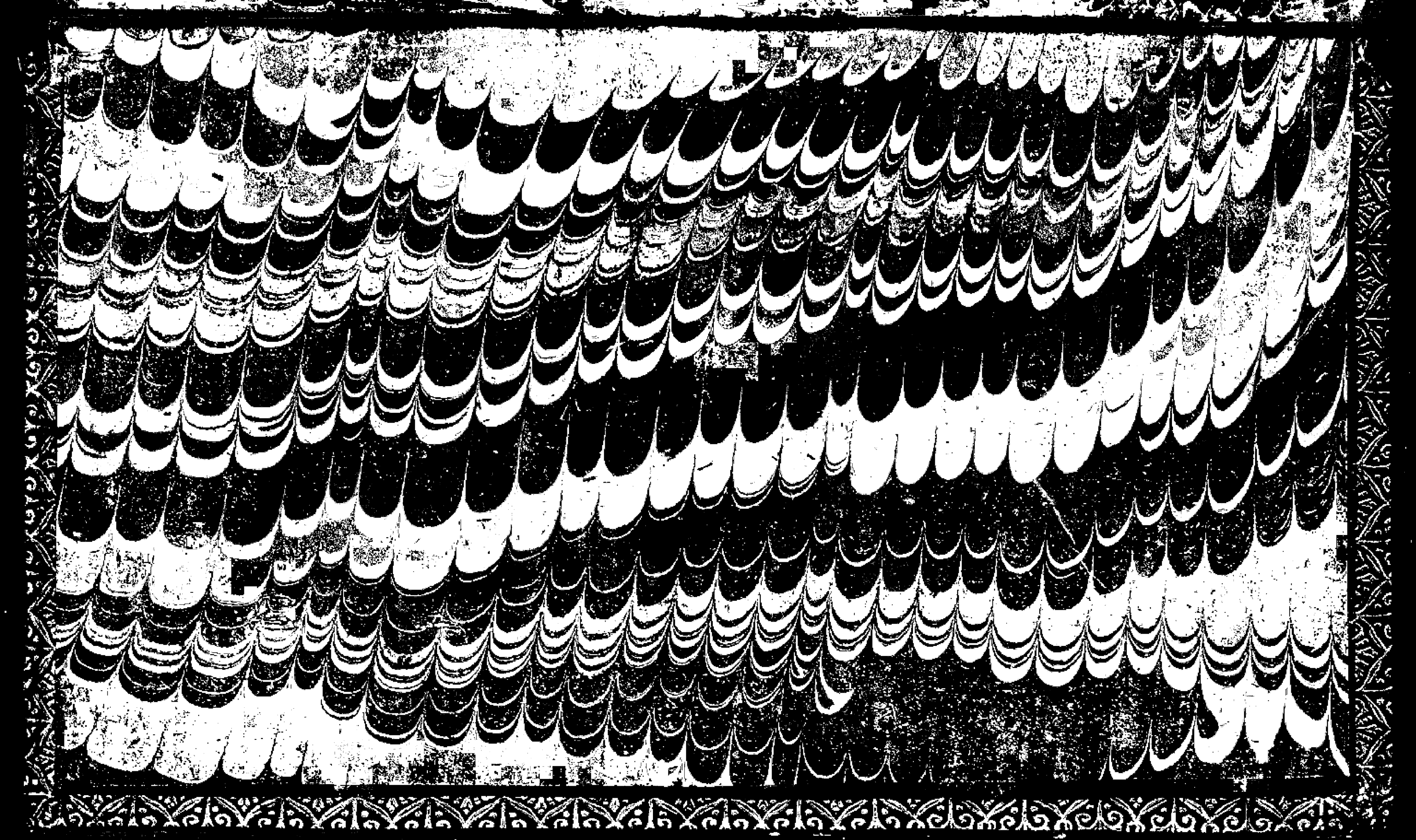
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



111-

H

RELATION
D'UN VOYAGE
DES INDES
ORIENTALES.

Dedié à Monseigneur l'Evêque de Meaux.

Par M. DELLON,
Docteur en Medecine.

TOME II.

guyon de sardiere

8° H-1203

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXXV.
Avec Privilege du Roy.

TABLE

DES CHAPITRES contenus en ce ſecond Tome.

CHAP. I. *Voyage de Tanor*, page 1
II. *De Calicut*, 6
III. *De Tanor*, 14
IV. *Départ de Tanor*, 17
V. *Voyage de Baliepatan*, 21
VI. *Retour du ſieur de Flacour*, 25

TABLE.

VII. *Départ de Tilcery*, 30

VIII. *Départ de Mangalor*, 39

IX. *Arrivée à Goa*, 42

X. *De Goa*, 48

XI. *Des Habitans de Goa*, 55

XII. *De nôtre ſejour à Goa*, 63

XIII. *Départ de Goa*, 65

XIV. *Arrivée au ſaint Eſprit*, 71

XV. *Mort de Monſieur Blot*, 74

XVI. *De Gameron & d'Ormus*, 81

XVII. *Départ de Gameron*, 88

TABLE.

XVIII. *Départ de Surate*, 95

XIX. *De mon ſejour à Daman*, 100

XX. *De Trapor*, 105

XXI. *Retour à Daman*, 111

XXII. *Départ de Daman*, 114

XXIII. *Mon départ des Indes*, 119

XXIV. *Mon arrivée au Breſil, & ſa deſcription*, 126

XXV. *Suite du Breſil*, 130

XXVI. *Des habitans du Breſil*, 134

TABLE.

XXVII. *De la Ville & du Port de la Baye de tous les Saints,* 141

XXVIII. *Mœurs du Pays,* 145

XXIX. *Départ du Breſil,* 149

XXX. *Suite du Voyage, & l'arrivée de la Flote à Lisbonne,* 158

XXXI. *Du Port de Lisbonne,* 160

XXXII. *De Liſbonne,* 166

Chap. dernier. *Départ de Liſbonne, & retour en France,* 169

TABLE.

TRAITE'

des Maladies particulieres aux païs Orientaux & dans la Route, & de leurs Remedes.

CHAP. I. *Du Vomissement*, 3

II. *Du Scorbut ou mal de terre*, 6.

III. *Des coliques de Madagascar*, 16

IV. *De la Maladie Venerienne en l'Isle Dauphine*, 19

TABLE.

V. *Des Maladies des Indes, & premierement des fiévres,* 21

VI. *Du Mordechi,* 32

VII. *Des flux de ventre,* 36

VIII. *De ceux que les Portugais appellent Esfalfados,* 42

IX. *De la petite Verole,* 45

X. *Des morsures de Couleuvres,* 47

XI. *Du mal que les Portugais appellent Bicho,* 51

Chap. dernier. *De l'Essence de Perse, & de la Cephalique,* 57

Fin de la Table du Tome II.

RELATION D'UN VOYAGE DES INDES ORIENTALES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Voyage de Tanor.

LE Sieur de la Serine avoit acheté quantité de poivre à Calicut & à Tanor, qu'il falloit aller faire

peſer & embaler, afin que les Vaiſſeaux le trouvaſſent prét en arrivant. Nous partîmes donc luy & moy pour ces deux lieux, qui ſont au Midy de Tilcery.

Le premier village qu'on trouve en y allant eſt Meali ; il y a tout auprés un petit Baſar, & dans le village il ne demeure que des Tives. La riviere qui paſſe en ce lieu eſt toujours pleine de bâtimens mediocres, & l'on ne peut pas trouver un meilleur terroir.

Bargara eſt à deux lieuës de Mealy ; c'eſt un des plus conſiderables Baſars, de toute la côte, tant pour le grand negoce qui s'y fait, que pour la richeſſe des Pirates qui l'habitent : Il n'y a point de riviere, ainſi les Corſaires & les Marchands, ſont

obligez d'échoüer leurs Barques & leurs Paros, sur le bord de la mer, quand il faut radouber, ou que le mauvais temps les tourmente. Le Royaume de Cananor finit à Bargara; un Naher en est le Seigneur, & quoy qu'il soit sujet du Roy Colitri, c'est à luy que l'on paye le tribut. Assez prés du Basar il y a un petit golfe, qui sort de la riviere de Cognialy, & qui est fort utile aux Corsaires.

A demie-lieuë de Bargara l'on trouve le Basar, que les Malabares appellent Cota, ou Cognialy; ce premier nom signifie une Forteresse, & l'autre est celuy du Corsaire qui y commande.

Cota est une Peninsule, dont l'accez est fort difficile, par l'en-

droit même où il n'y a point d'eau, à cauſe de la vaſe que la mer y apporte & y entretient. La riviere porte des Vaiſſeaux de trois cent tonneaux, mais l'entrée en eſt incommode, il y a une petite Iſle à l'embouchеure, où les Navires & les Paros ſe mettent à couvert.

Le Seigneur de Cognialy eſt un fameux Pirate, qui a toujours dix ou douze Paros en mer, portant chacun cinq à ſix cens hommes; ſes ſujets ſont Corſaires à ſon exemple, & tous riches & fiers juſques à l'inſolence. Ils ſe ſouleverent autrefois contre le Samorin leur Roy, qui fut obligé d'implorer le ſecours des Portugais pour ranger ces rebelles à leur devoir. Le Samorin les aſſiegea &

les preſſa du côté de la terre, pendant que les autres les attaquoient par mer : mais la flote des uns perit, & l'armée des autres perit ſans avoir ſoumis les Corſaires. L'année ſuivante ne leur fut pas ſi favorable, & les Portugais ayant fait une deſcente, prirent vivant le Chef des revoltez ; qu'ils menerent chargez de fers à Goa, où il fut lapidé par les enfans, pour venger tout le mal qu'il avoit fait aux Etrangers.

Un de ſes neveux a ſuccedé à ſes brigandages & à ſon autorité, aprés s'être ſoumis au Roy. Il a continué de courir les mers, & s'eſt rendu la terreur de l'Orient. La Forteresſe qui donne le nom à ce Baſar, n'en eſt pas fort éloignée. C'eſt

là que commence le Royaume du Samorin : On compte sept lieuës jusques à Calicut, & l'on rencontre dans cet espace trois ou quatre petits villages, qui ne meritent pas qu'on s'y arrête.

CHAPITRE II.

De Calicut.

CAlicut, qu'on appelle en langue du pays, Coi-cota tire son nom de ces deux mots, dont l'un signifie un cocq, & l'autre une forteresse, parce que selon la tradition des Malabares, le Royaume du Samorin ne s'étendoit pas autrefois plus loin que le chant d'un cocq:

& quoy que ſes Etats ſoient fort augmentez, cette Place qui en eſt la plus conſiderable a toujours conſervé le nom de Calicut.

Elle eſt ſituée ſous l'onziéme degré de latitude Septentrionale, & eſt à onze lieuës de Tilceri. Le plus beau commerce des Indes s'y eſt fait autrefois, & quoy qu'elle ſoit fort déchuë de ſon ancien luſtre, il ne laiſſe pas d'y avoir encore quantité de riches Marchands. Ce fut là que les Portugais aborderent quand ils découvrirent les Indes Orientales, le ſejour du Roy rendoit alors la Ville de Calicut floriſſante, & ce Prince les y receut favorablement, & leur promit de s'y établir : mais ils ne ſçurent pas profiter long-

temps de ſa bien-veillance, & s'étans oubliez juſques à l'outrager, & à maltraiter ſes ſujets, il fut ſenſible à leur ingratitude, & les chaſſa ſans les vouloir ſouffrir davantage.

La terre de Calicut eſt baſſe & ſujette à des inondations frequentes ; il n'y a point d'année que l'eau n'en couvre quelque partie, & la Forteresſe que les Portugais avoient bâtie aſſez loin du rivage, ſe voit à plus de deux lieuës en mer, à demy ſubmergée, & les Barques paſſent aiſément entre elle & la terre : Ces inondations ſont cauſées par les vents de Soroüeſt; qui ſoufflent le long de cette côte depuis May juſques à Septembre, & je vis pendant que j'y étois, perir entierement l'ha-

bitation des Anglois, qui n'étoit bâtie que depuis peu d'années. Ces ravages ont fort contribué à éloigner le negoce de Calicut, & Goà s'étoit enrichie de ces pertes, parce que la plûpart des Marchands s'y étoient retirez. Goa eſt la plus conſiderable des villes que les Portugais poſſedent en Orient, & les richeſſes immenſes que le commerce y fit venir de toutes parts, ayant porté les Portugais à inſulter une infinité de Marchands, ceux-cy ſe ſont enfin retirez à Surate, où le plus beau negoce des Indes eſt aujourd'huy.

Il y a encore un grand Baſar à Calicut, compoſé de quatre ou cinq grandes ruës aſſez regulieres; un village de Mou-

coüias, & quantité de maiſons de Tives, ce qui tout enſemble compoſe une eſpece de Ville aſſez grande.

Depuis que le Samorin n'y demeure plus, il y a en ſa place un Gouverneur, qu'ils appellent Rajador, il loge dans le Palais du Roy, & l'on voit encore dans la Cour une groſſe cloche, & quelques canons de fonte, qui ont été tirez de la Forteresſe des Portugais.

Le ſable de ce rivage eſt mêlé de morceaux d'or tres-fin, que chacun peut aller chercher; les plus gros que j'aye veu valloient environ quinze ſols, & les ordinaires quatre ou cinq, cependant beaucoup de perſonnes en vivent : & quand on a permiſſion du Rajador, on peut

emporter du ſable chez ſoy pour trouver l'or plus commodement, moyennant certaine ſomme pour cent pauvres.

Les Anglois ſont établis depuis long-temps à Calicut, mais leur maiſon ayant été ſubmergée, ils furent obligez d'en faire bâtir une autre dans un lieu plus élevé & moins dangereux. Comme dans ces pays éloignez tous les Europeens ſe rendent des civilitez reciproques, & que ce ſeroit une eſpece d'injure de paſſer où il y en a ſans loger chez eux, nous fûmes au logis des Anglois qui nous receurent parfaitement bien, nous y reſtâmes même plus long-temps que nous n'avions crû, à cauſe d'un Paro de Corſaires, qui attendoit que nôtre Bateau ſortît du

Port pour nous attaquer. Cependant leur obſtination à ne point quitter la Rade, nous determina à partir, & nous fîmes ramer, en plein jour, aſſez prés de terre, pour y pouvoir promptement deſcendre ſi nous étions pourſuivis: mais comme ces voleurs n'attaquent gueres que ceux qui manquent de force ou de courage, nôtre reſolution leur perſuada que nous avions beaucoup de l'un & de l'autre, & ils ne nous attaquerent point: mais ce danger n'étoit pas le ſeul qui nous menaçoit, & il n'y avoit pas deux heures que nous l'avions évité, qu'une autre Barque moüillée prés de terre, nous donna de nouvelles alarmes. Comme il n'y avoit point de maiſons de

côté ny d'autre, & que nos Nahers & nos Mariniers nous assuroient que c'étoient là des Pirates, nous consultâmes quelque temps sur ce que nous devions faire, & le plus seur nous parut de descendre à terre pour attendre l'éloignement du Paro, ou aller à pied à Tanor, pendant que nôtre Almadre tâcheroit de passer à la faveur de la nuit. Cependant ce dessein ne fut pas executé, & nous déterminâmes comme nous avions déja fait; nous passâmes les armes à la main, entre les Pirates & la terre, & nous arrivâmes sur le soir à Tanor.

CHAPITRE III.

De Tanor.

TAnor eſt le principal lieu du petit Royaume, qui porte ce nom, il eſt à cinq lieuës au Midy de Calicut, on n'y trouve point de riviere, & les Vaiſſeaux qui y viennent moüillent à la rade, où ils ne ſont ſeurement que pendant l'Eſté. Les habitans du Baſar ſont de riches Mahometans, & il y a ſur le rivage deux grands villages de Peſcheurs, dont l'un eſt habité par des Chrétiens, & l'autre par des Gentils; aſſez prés du premier village, on voit une petite Egliſe avec une place de-

vant, où l'on a élevé une Croix fort haute. Le Roy loge loin de la mer, à une lieuë de là, & laisse un Gouverneur pour exercer la Justice sur ses sujets Gentils, ou Maures, lequel n'a aucune autorité sur les Chrétiens; le droit de les punir quand ils manquent étant reservé au Directeur de l'Eglise. Les Jesuites la possedent depuis long-temps, & ont soin d'y envoyer des personnes capables de faire tous les jours de nouveaux Chrétiens. Celuy qui rempliſſoit cette place, quand j'y passay, s'appelloit Mathias Fernandes, qui y étoit depuis sept ou huit ans, & qui parloit parfaitement bien la langue du pays.

Quoy que le Royaume de Tanor n'ait pas plus de huit ou

dix lieuës en quarré, le Roy n'eſt cependant ny inferieur ny tributaire à aucun autre du Malabar. Il a conſervé une étroite liaiſon avec les Portugais, depuis qu'ils ſont aux Indes, & ceux-cy ont auſſi ſoigneuſement cultivé ſon amitié. Comme la mes-intelligence, qui étoit entre nous & les Hollandois, tendoit à une entiere rupture, & que ce Prince avoit été de tout temps leur mortel ennemy, nous n'avions pas manqué de rechercher ſon amitié, & nous luy portâmes alors quelques preſens de la part de la Compagnie.

Le terroir de Tanor, eſt fertil, l'air ſain, & la chaſſe & la pêche faciles: Le poiſſon y ſert de nourriture ordinaire aux habitans, & il n'y a que les per-

ſonnes aiſées qui mangent de la volaille & des Cabrits, le bœuf y étant defendu, comme chez tous les autres Gentils. Aprés avoir fait ce qui nous avoit menez à Tanor, nous prîmes par terre le chemin de Calicut, où nous avions déja renvoyé nôtre Almadre.

CHAPITRE IV.

Départ de Tanor.

COmme nous partîmes tard de Tanor, nous ne pûmes aller qu'à Chali, à deux lieuës de là, où nous paſsâmes la nuit; c'eſt un lieu qui appartient au Samorin, il eſt compoſé d'un Baſar, & de pluſieurs maiſons

de Tives, & il y a une riviere qui peut porter des Barques de cent tonneaux, mais qui ſert plûtôt de retraite aux Pirates, que d'azile aux Marchands. Nous logeâmes chez un Tive, où nous vîmes pratiquer les bizarres ceremonies que les Gentils obſervent, quand ils veulent obtenir la ſanté de leurs proches.

Un neveu de nôtre hôte, qu'il aimoit tendrement étoit reduit à l'extremité, par la violence d'une fievre continuë, l'oncle n'avoit rien negligé pour le ſoulager; mais comme le mal reſiſtoit au remede, il eut recours aux ſuperſtitions de ſa Religion, & fit appeller les Bramenes du Pagode voiſin, pour viſiter le malade: il en vint un,

qui commença par imposer silence à tous les assistans, & se faire apporter un grand bassin de bois couvert de feüilles, où il mit des cocos tendres, & des secs, des Bananes, du Jagre, du ris cuit & du cru, du poisson rôty, & une tasse pleine de Tary. Le Bramene plaça tout de sa main, en marmotant quelques paroles, qu'il accompagna de postures ridicules & extravagantes. On mit autour du bassin plusieurs bougies allumées, & entre chacune un bâton de même grosseur, couvert de fleurs. Quand le Bramene eut achevé sa priere, il fit approcher un des spectateurs à qui il donna une des bougies allumées pour mettre dans sa bouche. A peine luy avoit-il

obey, qu'il fit des grimaces de possedé, & c'est alors qu'on les croit en état de prononcer des oracles, & qu'ils décident de la mort ou de la gueriſon des malades. Mais celuy que je vis n'étoit pas un demon fort habile, puiſqu'il promit la ſanté d'un homme qui mourut peu de jours aprés. Nous partîmes le jour ſuivant de Chaly, & arrivâmes le lendemain de bonne heure à Calicut, où nous vîmes les Anglois qui achevoient de démenager à cauſe de l'inondation; nous en partîmes le même jour, & allâmes coucher à une lieuë de là; le jour d'aprés nous couchâmes à Bargara, & le ſuivant à Calicut.

CHAPITRE V.

Voyage de Baliepatan.

LEs Vaiſſeaux que la Compagnie d'Angleterre envoye tous les ans pour charger de poivre, à la côte de Malabar, étans arrivez à la Rade de Baliepatan, j'y allay avec un autre de mes amis, pour apprendre des nouvelles d'Europe & de Surate; nous gagnâmes l'embouchure de la riviere avant midy, & la maiſon des Anglois au moment qu'ils s'alloient mettre à table. Leur Bureau de Baliepatan eſt à plus d'une lieuë & demie de la mer, bâty ſur une éminence ſur le bord de

la riviere, dans laquelle les Vaiſſeaux ne peuvent entrer ; les Commis & les Capitaines nous reçeurent avec beaucoup d'honnêteté, nous y paſsâmes la journée fort agreablement : mais craignant de nous engager dans la débauche, nous en partîmes la nuit ſuivante, aprés avoir donné quelques heures à nos Mariniers pour ſe repoſer, & arrivâmes le matin à Tilcery, où les Anglois nous rendirent nôtre viſite peu de jours aprés.

Comme ces plaiſirs nous étoient aſſez rares & d'eux-mêmes aſſez mediocres ; j'avouë qu'il commençoit à m'ennuyer beaucoup en ce pays, & j'avois écrit pluſieurs fois à nos Directeurs, pour les obliger à me retirer de Tilcery, reſolu d'en

partir ſans ordre, ſi l'on differoit plus long-temps à me l'accorder.

Nous retournâmes encore à Tanor, & ce fut dans ce ſecond voyage que nous apprîmes la mort du jeune Tive, dont on avoit predit la gueriſon. Nous ne reſtâmes en ce lieu que peu de jours; & ſi-tôt que nous eûmes reglé nos affaires, nous reprîmes la route de Tilcery par mer.

Comme l'on ne va point le long de cette côte, ſans la crainte d'être attaqué par des Corſaires, nous nous mîmes au large, & nous éloignâmes du rivage, où ils ſont ordinairement; nous avions à peine fait une lieuë que nous fûmes attaquez par un ſi grand nombre

de poiſſons gros comme des Maquereaux qui ſe jettoient dans nôtre Almadie ; que ce qui nous avoit d'abord paru une avanture agreable, nous fit enfin craindre un naufrage. Nous fîmes nôtre poſſible pour en rejetter une partie dans l'eau, pendant que nos Mariniers redoublerent leurs efforts pour approcher de terre. Dés que cet orage eut ceſſé, nous quittâmes le rivage une ſeconde fois ; & ce retardement fit que nous n'arrivâmes à Calicut qu'aprés minuit. Les Anglois, leurs domeſtiques & nous, vêcumes le jour ſuivant du poiſſon qui étoit entré dans nôtre Batteau, & nos Mariniers en vendirent encore pluſieurs corbeilles. Nous ne reſtâmes là que deux jours, &

& ayant envoyé l'Almadie, nous retournâmes par terre à Tilcery.

CHAPITRE VI.

Retour du Sieur de Flacour.

LE Sieur de Flacour revint de Sirinpatan[1] vers la fin de Novembre, qui nous apprit ce qu'il avoit souffert pendant son voyage, pour lequel il avoit employé trente-cinq jours, quoy qu'il n'y eût que trente lieuës, preſt à être submergé mille fois par des torrens effroyables, où il avoit vû perir plusieurs personnes de sa suitte : mais l'heureux succez de sa negociation luy faisoit oublier

toutes ces fatigues. Les marchandiſes qu'on peut tirer de Sirinpatan ſont de belles toilles, & du Santal, qui croît ſi abondamment dans ce pays, que le Roy & les Grands ont des chambres qui ne ſont faites que de ce bois. Il y a auſſi quantité de tres-beau Salpêtre naturel, qui n'a beſoin que de tres-peu de purification, & le tout à bon marché. Le Sieur de Flacour apporta des échantillons de ces toilles de la moitié plus belles pour leur prix que celles qu'on trouve à Surate. On acheta du poivre pendant le reſte de l'année, pour charger les Vaiſſeaux qui devoient venir; & au commencement de Janvier 1672. la Provence arriva de Surare pour le prendre : Le Sieur Petit com-

mandoit ce Vaiſſeau, où il n'y avoit que ſept François, le reſte de l'équipage étant de Mahometans. Nous apprîmes par cette voye l'arrivée du Sieur Blor, Directeur de la Compagnie, qui envoyoit ordre au Sieur de la Serine de quitter le Malabar, pour retourner à Surate. J'étois au deſeſpoir de ce que l'on ne parloit point de moy : mais comme ces Meſſieurs étoient de mes amis, je leur fis trouver bon que je m'embarquaſſe, n'étant pas d'humeur à enſevelir ma jeuneſſe & ma curioſité dans ce coin de l'Inde. Le Sieur de Flacour fit quelque difficulté à me laiſſer aller, ne pouvant ſe reſoudre à reſter ſeul : mais je ſurmontay tout, & me diſpoſay à partir lorſque le ſieur Pe-

tit ſeroit de retour de Tanor & de Calicut, où il étoit allé charger les marchandiſes que nous y avions acheté. Pendant ſon abſence, un Vaiſſeau du Roy, nommé le Grand Breton, monté de ſoixante pieces de canon, & commandé par le Sieur du Clos, arriva à nôtre Rade. Deux petites Flûtes avec leſquelles il étoit party de France, l'avoient quitté depuis quelques jours, ils alloient joindre Monſieur de la Haye, qui étoit party un an avant eux, & portoit dequoy payer les Troupes. Le vent les avoit ſeparez, & le Sieur du Clos étoit incertain ſi les flûtes alloient devant, ou ſi elles venoient aprés luy. La veuë du pavillon blanc, que nous arborâmes, les obligea de s'appro-

cher, mais ils ne s'arrêterent qu'un jour, pour prendre des rafraîchiſſemens ; il n'y avoit que quatre heures que ce Vaiſſeau étoit party, quand le Sieur Petit arriva de Calicut, & nous nous diſpoſâmes à faire voile la nuit ſuivante.

Ce même jour, ſur le ſoir; on apperçut un petit Vaiſſeau, qui ayant remarqué nôtre pavillon, s'approcha de la terre, & fit partir ſa Chaloupe, qui n'arriva que de nuit à bord de la Provence, elle portoit le Lieutenant d'une des Flûtes de la compagnie du Grand Breton, & cet Officier ayant ſçu que nous devions partir la même nuit, ne deſcendit point à terre ; nous convinſmes enſemble, que le Sieur Barbot ſon Capitaine

moüilleroit l'ancre, juſqu'à ce que nous levaſſions les nôtres, dont nous l'avertirions par un coup de canon.

CHAPITRE VII.

Départ de Tilcery.

IL étoit environ deux heures aprés minuit du vingtiéme Janvier quand nous donnâmes le ſignal; le Capitaine de la Flûte leva auſſi-tôt les ancres à nôtre exemple, un vent de terre aida à nous mettre au large, & nous gagnâmes la Barre de Baliepatan à ſa faveur, pour y prendre le Santal que le Sieur de Flacour y avoit envoyé. Il y fallut reſter juſques au vingt-

deuxiéme, & avant que de mettre à la voile, on découvrit une grande Barque, que nos Matelots Maures assurerent êrre un Paro de Corsaires. On se mit en état de le poursuivre, & la Flûte courut d'un côté, pendant que nous allions de l'autre, pour tâcher de l'enfermer; mais aprés leur avoir long-temps donné la chasse & tiré dessus quelques coups de canon, ils s'échaperẽt de nous, & en peu d'heures nous les perdimes de veuë. Nous avions visité les Officiers de la Flûte, qui furent ravis d'apprendre des nouvelles du Grand Breton, & qui ne desiroient rien tant que le joindre au plutôt. Aprés avoir tenu le large pendant le jour, nous approchions de terre la nuit, ce que tous les Vaisseaux

qui voyagent le long de cette côte sont obligez de faire, pour se servir du vent de terre, qui ne souffle qu'aprés minuit. Le vingt-quatriéme aprés midy nous vîmes Mangalor, où nous avions resolu de nous divertir avec le Sieur Barbot & ses Officiers.

Ce ne fut pas sans difficulté que nous gagnâmes la Rade, à huit heures du soir; la Flûte n'y moüilla que le lendemain, mais aussi elle ne fut pas en danger de se perdre, comme nous, qui nous fiant sur ce que quelques-uns des nôtres étoient déja venus en ce Port, hazardâmes d'approcher de trop prés la Barre, qui est extrêmement dangereuse, & nous étant mis pendant la nuit dans la Chaloupe, pour aller à terre, l'obscurité

nous fit manquer l'endroit, par où l'on peut entrer ſurement dans la riviere. Nous pensâmes perir pluſieurs fois par les briſans extraordinaires qui rempliſſoient inceſſamment nôtre Bateau, mais enfin nous arrivâmes heureuſement. La Flûte jetta les ancres le matin proche de nôtre Vaiſſeau, & les Officiers étans venus à terre, nous employâmes cette journée & la ſuivante à nous divertir : mais le Sieur Barbot impatient de joindre la flote de Monſieur de la Haye nous dit adieu, & partit le lendemain.

Mangalar eſt une des plus importantes Places du Royaume de Canara, elle eſt à dix-huit lieuës de Baliepatan; elle a une fort bonne Rade, & pendant

les pluyes les Vaisseaux entrent dans la riviere, qui est large & profonde; mais comme il y a des bancs de sable, qui en rendent l'entrée perilleuse, il faut choisir le temps des grandes marées. L'on voit sur une éminence assez élevée un grand Bourg peuplé de Marchands Gentils & Mahometans, & du même côté on trouve le Bureau des Portugais, qu'ils appellent en leur langue *Feituria*. Toutes les Forteresses qui sont dans les Ports du Canara appartenoient autrefois aux Portugais, mais les Canarins lassez de les souffrir, comme les autres peuples de l'Inde, les chasserent pendant la derniere guerre qu'ils ont eu avec les Hollandois. Les Portugais n'ont rien negligé de-

puis qu'ils ont eu la paix, pour reprendre les Places qu'on leur avoit ôtée, & leurs Armées Navales courant continuellement la côte, le commerce du Canara fut interrompu de telle sorte, que le Roy touché de la misere de son peuple, demanda la paix, & offrit à Loüis de Mendonça Vice-Roy des Indes, de luy remettre entre les mains les Forteresses de Mangalor & de Barçalor; mais les Portugais n'y pouvant entretenir des Garnisons suffisantes, se sont contentez d'établir des Bureaux ou Feiturias dans ces deux Ports, pour y recevoir la moitié des Doüanes de tout ce qui y entre ou qui en sort, remettant à un temps plus favorable à se mettre en possession des Places.

Le Roy de Canara & la plus grande partie de ſes ſujets ſont Gentils, & le reſte Mahometans. On n'obſerve point parmy eux de diſtinction de lignée, ny les coûtumes des Malabares : & quoy qu'ils ſoient voiſins ils ſe font une guerre continuelle, où les Canarins ſont preſque toujours malheureux. Leurs manieres approchent fort de celles qu'obſervent les ſujets Gentils du Mogol, dont le Roy de Canara eſt tributaire.

Le teint des Canarins eſt baſanné, ils ont la taille mediocre, les cheveux longs, & s'habillent comme les Gentils de Surate : Ils ſont tous Soldats & adroits, s'entendent parfaitement bien à miner, & ont plus d'ordre dans leurs combats que

les Malabares, mais ils ſont moins déterminez. Ceux qui ſont attachez au negoce quittent librement leur pays pour aller debiter ce qu'ils ont chez les étrangers La bizarrerie avec laquelle ils ſolemniſent leurs grandes fêtes, eſt ſurprenante : On porte les idoles en triomphe ſur un char orné de fleurs, monté ſur quatre roües fort grandes, où l'on attache entre l'extremité & le nœud de gros crochets de fer, ſur leſquels ceux qui veulent ſignaler leur zele ſe jettent à corps perdu : & s'y étant acrochez ils tournent enſuite comme les roües : D'autres ſe couchent à terre, pour être écraſez ſous le poids du chariot ; & tous periſſent de cette ſorte, avec la vaine opi-

nion d'obtenir l'immortalité en mourant pour la gloire de leurs Dieux.

La maniere dont les criminels ſont punis dans le Canara me paroît digne d'être remarquée : On les expoſe nuds, pieds & mains liées, ſur le ſable, au plus grand Soleil, pour y être conſommez peu à peu par la chaleur & par les mouches ; & de peur qu'ils ne trouvent quelque repos en demeurant au même endroit, où la terre ſe pourroit rafraîchir, on a ſoin de les retourner de temps en temps, juſqu'à ce qu'ils ſoient morts.

L'air de tout le Canara eſt fort pur, le pays tres-agreable & tres-fertil : & quoy que le Royaume ſoit petit, c'eſt pourtant luy qui fournit tous les Eu-

ropeens de ris, & outre cela on en porte quantité à Achem, Bantam, Socotora, Moqua, Mascare, Balsora, Mosambique, Bombase, & en beaucoup d'autres lieux.

CHAPITRE VIII.

Départ de Mangalor.

LA Flûte du sieur Barbot, partit de Mangalor le vingt-six, & nous le vingt-sept. Le lendemain nous passâmes devant Barçalor, où nous ne nous arrêtâmes point pour arriver le même jour à la Rade de Mirsçou. Aussi-tôt que nous eûmes moüillé l'ancre, nous allâmes saluer le Gouverneur Co-

jabdella, dont j'ay déja parlé, qui avoit eu de terribles affaires; on l'avoit accusé d'être concussionnaire, & aprés avoir comparu devant son Roy, on luy avoit fait souffrir les rigueurs d'une longue prison, & d'autres indignitez : mais enfin le temps le justifia, sa probité fut connuë, & il rentra dans les Charges qu'on luy avoit ôtées. Le souvenir de ces chagrins reçus l'occupoit encore quand nous le vîmes, mais cela ne l'empêcha pas de nous bien recevoir; Il témoigna un déplaisir sensible de ce que la Compagnie abandonnoit ce lieu, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il vit embarquer tous les effets qu'elle y avoit; l'assurance que nous luy donnâmes qu'elle y

devoit bien-tôt faire un établiſſement plus ſolide, le conſola un peu, & il écrivit aux Directeurs à Surate pour les en ſolliciter. Nous partîmes de Mirſcou le vingt-neuviéme, & le matin du trentiéme nous découvrîmes l'eſcadre des Vaiſſeaux du Roy, compoſée de treize voiles, commandée par Monſieur de la Haye. L'Admiral s'approcha d'abord avec un autre Navire pour nous reconnoiſtre, & nous apprîmes que Monſieur Caron étoit dans l'un de ces Vaiſſeaux; le ſieur Petit fut auſſi-tôt le trouver, & à ſon retour nous pourſuivîmes nôtre route; il nous dit que la Flote alloit vers le Sud, & qu'on parloit de faire un établiſſement dans l'Iſle de Ceylen.

Le ſoir nous découvrîmes les Forteſſes qui ſont à l'entrée de la riviere de Goa: mais comme il eſt dangereux de s'approcher de la Rade la nuit, nous n'y moüillâmes l'ancre que le lendemain au matin, qui étoit le dernier de Janvier.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Goa.

GOa eſt une Ville ſituée ſous les quinze degrez au Nord de l'Equateur; le Roy de Viſapour la poſſedoit autrefois, mais les Portugais en ſont aujourd'huy les Maiſtres.

La riviere qui y conduit eſt une des plus belles du monde,

& les Vaiſſeaux y entrent quelques grands qu'ils ſoient : Elle eſt diviſée par une Iſle, qui porte le nom de Goa, qu'elle a donné à la Ville, parce qu'elle eſt bâtie deſſus. Cette Iſle eſt ovale, & a environ ſept lieuës de circuit, une de ces pointes vient juſques à la mer, égalant les deux Caps de la terre ferme, en ſorte qu'il ſe fait comme deux Ports differens, preſque également favorables aux Vaiſſeaux.

La pointe Meridionale de la terre ferme s'appelle Cabo de Rama, ſur lequel on a bâty le Fort de Mourmougon, qui defend l'entrée de ce côté ; il y a toujours dedans une bonne Garniſon, & quantité de pieces d'artillerie.

Sur l'extremité de l'Iſle, qui

diviſe les deux entrées, il y a une autre Forteresſe, qui tire ſon nom d'un Convent de Recollects, dont l'Egliſe eſt conſacrée à la ſainte Vierge, & s'appelle *Noſſa Senhora Docabo*: & ſur le Cap Septentrional de la terre ferme, on voit la Forteresſe d'Agoada, ainſi nommée parce qu'il y a de tres-bonnes eaux, & que tous les Vaiſſeaux s'y en fourniſſent.

Le Fort d'Agoada eſt plus puiſſant & plus important que tous les autres, parce que c'eſt le meilleur endroit où les Vaiſſeaux puiſſent moüiller l'ancre, & qu'ils y paſſent neceſſairement à la portée du canon pour aller à Goa; le Viceroy s'y retire pluſieurs fois l'année, dans une maiſon, qui pourroit paſſer en

Europe pour un Palais. A trois lieuës de la Ville il y a d'autres Forts, que l'on ne garde point, & des deux côtez du rivage, quantité de belles maiſons qui appartiennent aux habitans de Goa, avec de gros villages que les Portugais appellent Aldea; les jardins y ſont pleins d'arbres, chargez toute l'année de fleurs, de feüilles, & de fruits. Quoy que Pangim, qui eſt à une lieuë de la Ville, eſt un grand village ou Aldea, qui ſurpaſſe beaucoup de Villes en beauté, c'eſt un lieu où toutes les perſonnes de qualité ont des Palais pour ſe retirer pendant la chaleur. Les jardins répondent à la beauté des édifices, & tout en eſt admirable.

On trouve à moitié chemin —

de Pangim à Goa l'Eglise de Nossa Senhora de Ribaudar; les Portugais disent qu'un de leurs Vaisseaux, qui venoit de Lisbonne, ayant pris hauteur au Cap de Bonne Esperance, fut battu la nuit suivante d'une tempête furieuse, & qu'aprés avoir craint long-temps le naufrage, les vents étans calmez, *ils* s'étoit trouvé à l'ancre dans la riviere de Goa, devant le lieu où l'on bâtit une Eglise en memoire de ce miracle. On peignit en memoire le Vaisseau sur la porte, & il y a deux Croix de pierres au bord de la riviere, pour marquer la longueur de ce Navire, qui avoit fait plus de deux mille lieuës en une nuit.

La Casa de Polvera est vers

la Ville ; on y met les criminels pour ſervir le temps que porte leur Sentence, & tous les Malabares que les Portugais prennent en mer.

Les Vaiſſeaux qui arrivent à Goa depuis le vingtiéme May juſques à la fin d'Aouſt, ſont obligez d'entrer dans la riviere, du côté de la Forteresſe de Mourmougon, parce que la Barre du côté de celle d'Agoada demeure fermée pendant ce temps là, & n'eſt libre que le reſte de l'année.

Tous les Navires qui viennent dans la bonne ſaiſon, peuvent avancer juſques à la Ville, & moüiller l'ancre ſous les fenêtres du Vice-Roy.

CHAPITRE X.

De Goa.

CEtte Ville a été une des plus floriſſantes des Indes; mais elle perdit de ces avantages dans les dernieres guerres des Portugais, & des Hollandois; c'eſt cependant la plus conſiderable que ces premiers poſſedent en Orient; le Vice-Roy y fait ſon ſejour, & la Juſtice s'y diſpenſe ſouverainement. La moitié de la Ville eſt bâtie ſur un penchant au bord de la riviere, & l'autre dans un fonds, où la chaleur eſt ſi exceſſive, que les habitans ſont obligez de ſe retirer à Pauginy quand les

les ardeurs du Soleil deviennent trop violentes. Les places & les ruës de Goa ſont belles, elle eſt enceinte de murailles foibles, parce que ſes avenuës ſont aſſez gardées; on exerce la Juſtice dans le Palais du Vice-Roy, & les Portugais appellent cette Cour Relaçam; on y peut appeller de toutes les juſtices ſubalternes de Goa, & des autres endroits de l'Inde, appartenans aux Portugais.

Il n'y a que de belles maiſons à Goa, mais un peu obſcures, parce que les vitres ſont d'écaille d'huitre bien coupée. L'Egliſe Cathedrale eſt dediée à ſainte Catherine, c'eſt un grand Vaiſſeau ſans agrément; le Palais de l'Archevêque en eſt proche, & la maiſon de l'E-

vêque, c'eſt-à-dire du Grand-Vicaire, qui n'eſt jamais d'une moindre dignité, & qu'on appelle Biſpo d'Anelt. Enſuite eſt l'Aljouvar, où l'on met les priſonniers pour les affaires Eccleſiaſtiques. Devant la Cathedrale, dans une grande place, eſt cette maiſon formidable, dont le ſeul nom imprime la terreur; c'eſt la ſevere Inquiſition, que les Portugais appellent *Santa Caſa*, ou *Caſa d'o ſanto Officio.*

Il y a dans la Ville un Convent de Filles, dont la vie auſtere eſt bien oppoſée à la liberté de celles de Portugal; on a tant de veneration pour leur vertu, & ſi bonne opinion de la ſainteté de l'Inquiſition, que les Portugais de Goa leur attribuënt toutes les proſperitez dont ils joüiſſent.

Il y a auſſi à Goa pluſieurs Parroiſſes, & des Convents de tous les Ordres; les Jeſuites y poſſedent trois belles Egliſes, dans l'une deſquelles le corps de S. François Xavier repoſe, & trois maiſons, où des Rois pourroient loger, avec quantité de terres aux environs de la Ville, dont ils tirent un grand revenu. Toutes les Egliſes ſont tres-belles, & l'Hôpital particulierement. Quoy que l'Egliſe des Theatins ne ſoit pas des plus magnifiques, elle eſt cependant des plus belles & des plus regulierement bâties qui ſoient à Goa; elle eſt dediée à *Noſſa Senhora da divina Providentia.*

L'édifice de l'Egliſe de la Miſericorde n'a rien qui le faſſe diſtinguer des autres, mais la

Societé qui l'entretient & luy donne ce nom, merite qu'on s'y arrête. Elle s'appelle en Portugais *Irmandad da Misericordia*, & ceux qui la composent *Irmaous da Misericordia*; les bons Bourgeois de la Ville & ceux de la premiere qualité, sans en excepter le Vice-Roy, se font honneur d'être du nombre de ces freres qui celebrent deux grandes fêtes dans l'année; le Jeudy Saint, parce que dans ce jour nôtre Seigneur fit paroître sa plus grande humiliation, en lavant les pieds de ses Apôtres, & les nourrissant de sa chair; & le jour de la Visitation que la sainte Vierge rendit à sa cousine; cette fête est la plus solemnelle pour eux, parce qu'ils sont sous la protection de celle que

l'Eglise universelle appelle Mere de misericorde; ils portent quand ils vont en Procession, une espece de surplis noir; & les Confreres s'assemblent le lendemain de cette derniere fête pour proceder à l'élection des Officiers de leur Corps. Ils font un Prieur qu'ils appellent Prouvedor : il n'y avoit autrefois que des Nobles qui le pouvoient être; mais la richesse des Marchands les a introduits à cette dignité. Tout y va au profit des pauvres, & un Prouvedor qui fait bien sa charge, y met dans son année plus de vingt mille livres du sien. Outre le Prouvedor, il y a un Thresorier, & un Procureur; un Prouvedor, ou Procureur des prisonniers, qui sont toujours les plus honnêtes gens

du corps; les deux derniers distribuënt les aumônes, & sollicitent les affaires des pauvres prisonniers, tant pour le civil que pour le criminel, & obtiennent souvent leur grace aprés même qu'ils sont condamnez. Le Prouvedor du corps a soin de toutes les affaires, & soulage secretement les veuves, les orphelins, & tous les miserables. Tous les Confreres sont obligez de visiter les pauvres malades, de visiter les prisonniers, d'ensevelir les morts, de les porter en terre, d'accompagner les patiens au supplice, de les consoler jusques au dernier soupir, & de faire prier Dieu pour eux aprés leur mort. Toutes les charges de cette Confrairie sont annuelles, afin que chacun y puisse entrer; & quoy qu'il

en coûte, il n'y a perſonne qui ne les brigue. C'eſt une Congregation ſincere, où la charité regne glorieuſement : Elle eſt établie dans toutes les Villes & Bourgades de la domination Portugaiſe, & il n'y en a point qui n'aye une Egliſe de ce nom, qui obſerve les mêmes regles ; elles ont chacun leur fonds particulier, & n'ont rien de commun les unes avec les autres.

CHAPITRE XI.

Des Habitans de Goa.

ON peut diſtinguer les habitans de Goa en veritables Portugais, qu'ils appellent Reinols, en Meſtices, nez de

Portugais & de femmes Indiennes, ou Noires; ceux-là ſont en plus grand nombre que les autres. Il y a auſſi de veritables Indiens, mais convertis à la Foy Catholique; les eſclaves ſont Cafres, ou Indiens. On voit encore à Goa des Maures & des Bannians, que les Portugais traitent avec douceur, parce qu'ils ſont utiles au negoce; tout leur eſt permis hors l'exercice de leur Religion; & ils ſont mis à l'Inquiſition comme les Chrétiens Apoſtats, quand on les peut convaincre d'avoir enfraint les Loix.

Les perſonnes de qualité ſe font porter dans des Palanquins par leurs eſclaves, & ne vont à cheval que pour accompagner le Vice-Roy à la campagne, &

s'exercer à des courſes de Bagues ou de Taureaux.

La facilité que les eſclaves trouvent à Goa pour ſe dérober à leurs Maîtres, & fuir dans des pays d'où l'on ne les peut faire revenir, oblige à rendre leur ſervitude plus douce, & la bonté qu'il faut avoir neceſſairement pour eux, les rend fiers juſques à l'inſolence ; il y en a beaucoup qui volent, ſans que les exemples feveres qu'on en donne les intimide ; ils ne ſont armez que de groſſes cannes, dont ils aſſomment ceux qu'ils veulent voler. Un Gentil-homme revenant ſeul d'une maiſon qu'il avoit aux environs de Goa, armé d'un poignard & de ſon épée, fut attaqué par un de ces Negres, qui le menaça de luy

fendre la tête avec ſa canne, s'il ne luy donnoit ſon habit & ſon argent ; comme il ne pouvoit ſe mettre en defenſe ſans courir riſque d'être aſſommé, il obeit au Cafre, mais il laiſſa adroitement tomber l'argent, l'eſclave s'occupa à le ramaſſer, & pendant cela le Gentilhomme luy donna pluſieurs coups qui luy ôterent la vie.

Les mœurs des Portugais ſont trop connus en France pour s'amuſer à les décrire icy, l'on ſçait qu'ils ſont devots juſques à la ſuperſtition, amoureux juſques à la folie, & jaloux ſans aucune moderation. Les femmes de Goa n'aiment pas moins les hommes bien-faits que celles de Liſbonne : & quoy qu'on les obſerve exactement, elles

trouvent les moyens de ſe ſatisfaire ; & s'il arrive qu'elles n'y reuſſiſſent pas, leur reſſentiment ne manque pas d'éclater contre ceux qui en ſont la cauſe.

Un jeune Anglois qui étoit à Goa pour des affaires de ſa Compagnie, fut trop remarqué par une Dame Portugaiſe en paſſant dans la ruë : Elle avoit un de ces cœurs où le feu prend facilement, & l'agrément de l'étranger, y faiſant d'abord une impreſſion violente, elle envoya une de ſes eſclaves qui n'étoit pas novice dans un pareil employ, ſolliciter l'Anglois de la venir voir ; le jeune homme receut ce compliment avec indifference, quoy que la captive l'eût aſſuré que l'époux de la Dame n'y étoit point, & que la fortu-

ne ne pouvoit pas luy procurer une avanture plus agreable. Il ſe rendit à ſes importunitez, promit ce qu'elle demandoit, & elle retourna ſatisfaite annoncer à ſa Maîtreſſe que l'Anglois étoit diſpoſé à la viſiter. Son impatience amoureuſe luy fit mettre l'eſclave en ſentinelle deux heures avant celle du rendez-vous; mais le Cavalier manqua de parole, & la malheureuſe captive quitta ſon poſte, aprés avoir attendu une partie de la nuit, éprouva la fureur de ſa Maîtreſſe, qui voyant ſon eſperance trompée, luy donña mille coups de bâton; & l'accuſant de s'être mocquée d'elle, elle ne la quitta point qu'elle ne luy eut promis d'aller reprocher à l'Anglois toute ſa méchante foy.

La Negre desolée le trouva heureusement pour luy dire sa déplorable avanture, le priant d'avoir pitié d'elle, & d'accorder une visite à cette femme, dont la passion s'étoit si cruellement signalée sur son corps : Il luy promit encore, & fut peut-être plus fidelle, mais il partit peu de jours aprés.

Les Portugais & les Metices sont habillez aux Indes comme l'on est en Portugal, à la reserve qu'ils n'ont point de bas, & que leurs hauts de-chausses tombent jusques aux talons pour garantir les jambes de l'ardeur du Soleil.

Les vêtemens des femmes sont differens de ceux des Dames de Lisbonne, elles ont des demies chemises de Mousseline tres-

fine & fort claire, moins pour se couvrir que pour empêcher les mouches de les incommoder. Elles ne passent point la ceinture, & les manches tombent sur le poignet. Leurs juppes sont de toille blanche qui vont à my jambes, elles portent par dessus, suivant leur condition, des pieces d'étoffes de couleur qui font deux tours, & descendent plus bas que les talons; elles n'ont point de bas non plus que les hommes, & ne portent que des pantoufles. On ne les voit à l'Eglise, où elles vont dans des Palanquins, que sous des voiles, & leurs plus proches parens ne se trouvent que rarement où elles sont.

Il y a plus de Prêtres Noirs à Goa que de veritables Portu-

gais ; ils portent des habits longs, & sont assez reguliers dans l'exterieur. Les Religieux ont des maisons en Ville pour loger des esclaves : & comme la chaleur est excessive à Goa, j'y en ay vû s'habiller de taffetas, de la couleur de leur Ordre.

CHAPITRE XII.

De nôtre sejour à Goa.

ON trouve dans la riviere de Goa plusieurs petites Isles extremement fertiles, & à un endroit de la terre ferme, dont le Sevagi est Seigneur, une belle fontaine couverte d'arbres, où les Dames se vont divertir dans des Chaloupes dorées,

que les Portugais appellent *Batons.*

Nôtre premier soin en arrivant fut d'ailer visiter le Pere Corneille de S Cyprien Prieur des Carmes Déchaussez, qui étant François nous receut avec toute l'honnêteté possible, & le lendemain nous vîmes Monsieur Martin, un riche Marchand, qui nous arrêta chez luy pendant trois jours, & nous mena à cette fontaine si utile aux plaisirs des Dames de Goa; elle étoit occupé par des femmes, quand nous y arrivâmes, & il fallut atendre qu'elles se retirassent pour en approcher, afin de ne rien faire contre la coûtume ny le respect qu'on doit au beau sexe.

On fit venir pour le moins

vingt danſeuſes qui s'exercerent à la clarté de pluſieurs flambeaux, au ſon de divers inſtrumens, & nous divertirent agreablement : Il y en avoit de parfaitement bien-faites, que pluſieurs des nôtres approcherent de prés, Monſieur Martin fit ſeul la dépenſe de ce regal ; le jour ſuivant nous fîmes nos affaires pour nous embarquer le 5. Février.

CHAPITRE XIII.

Départ de Goa.

LE vent nous fut contraire en ſortant de la Barre ; & ce fut avec peine que nous paſsâmes à la veuë de Bengourla,

place ſituée dans les terres du Sevagi, environ à huit lieuës au Nord de Goa; nous voulions aller à Rajapour, mais le temps ne le permit pas, & il fallut deſcendre à Achara, auſſi de la domination du Sevagi, pour renouveller nos proviſions.

Nous n'étions qu'à une lieuë de terre, quand nous découvrîmes ſix grandes Barques, qu'on crut d'abord être au Seigneur d'Achara; Meſſieurs Petit, de la Serine & moy nous mîmes dans la Chaloupe, avec ſept Matelots Maures, & un Interprete, mais en approchant du Port, nous reconnûmes les Barques pour des Paros de Corſaires, qui portoient plus de 1500. hommes.

Quoy que nos Mariniers duſ-

ſent moins craindre que nous, parce qu'ils étoient Mahometans, ils ne laiſſerent pas de s'effrayer juſques à vouloir ſe jetter en mer, pour gagner la terre à la nage, mais nous les arrêtâmes malgré eux, les forçant de ramer vers le rivage, puiſqu'il n'y avoit point d'autre moyen d'éviter le peril, où nôtre imprudence nous expoſoit; nôtre reſolution leur donna des forces, & ils nous éloignerent en peu de momens de la portée du canon des Malabares, qui n'avoient cependant témoigné aucune envie de tirer ſur nous.

On nous avertit en arrivant à terre, que ces Corſaires avoient pris depuis peu un Bot, c'eſt à dire un petit Vaiſſeau qui n'a qu'un maſt, appartenant à la

Compagnie, vallant avec ſa charge environ vingt-cinq mille livres, qu'ils avoient vendu au Gouverneur d'Achara, & nous vîmes en effet ce bâtiment échoüé dans la riviere.

Comme il n'étoit reſté que trois François dans nôtre Vaiſſeau nous n'étions pas ſans inquietude, quoy que le Sevagi fût dans nos intereſts ; Monſieur Petit étoit plus embaraſſé que les autres, comprenant bien alors qu'il avoit manqué, d'abandonner ſon bord pour aller dans un lieu où la Compagnie n'avoit aucun intereſt : pour comble de chagrin les vents s'oppoſoient à nôtre retour, & ces extremitez firent reſoudre le ſieur Petit à ſe mettre dans un petit Canot de pêcheurs,

conduit par deux hommes, & nous laisser à terre. Cette entreprise luy reussit heureusement; il gagna son bord sans obstacles, & alors nous fûmes dire aux Pirates que nous ne venions en ce lieu que pour racheter le Bot qu'ils avoient pris; que nôtre Vaisseau mettoit à la voile pour les couler à fonds; que nous étions forts de vingt pieces de canon & de cent cinquante hommes: ils ne douterent point de cette menace, quand ils virent avancer le Vaisseau, & la crainte les fit aller vers le Sud avec une promptitude incroyable.

Quand ils nous eurent laissé le Port libre, nous fîmes nos affaires, & partîmes d'Achara avec les vents favorables, qui

nous pouſſerent le même ſoir dans la riviere de Rajapour, dont je ne diray rien icy, parce que j'en ay parlé ailleurs. Nous en partîmes le lendemain, & à peine avions-nous fait une lieuë qu'on découvrit un Vaiſſeau du côté du Nord, portant le pavillon blanc; c'étoit le Vautour, appartenant à la Compagnie, qui retournoit en France, & devoit paſſer à Bantam, pour y laiſſer Monſeigneur l'Evêque d'Heliopolis qui alloit à *Siam*, mais qui fut arrêté contre ſon intention aux Iſles Philippines par les Eſpagnols, & conduit de l'Amerique en Eſpagne, d'où il fut en Italie, & en France; comme on le peut voir dans les Relations que Meſſieurs les Miſſionnaires ont fait imprimer.

Nous fûmes tous saluer ce Prelat, & nous entendîmes la Messe dans son bord le jour de saint Mathias. Les vents nous traverserent le reste de nôtre voyage, & quoy qu'il n'y aye que quatre-vingt lieuës de Rajapour à Surate, nous ne pûmes nous y rendre que le vingtiéme Mars.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du saint Esprit.

APrés avoir été un jour à la rade de Surate, on nous ordonna d'entrer dans le bassin de Sovaly : & comme rien ne m'arrestoit dans le Vaisseau, je fus saluer nos Directeurs

Meſſieurs Blot & Baron.

Le Vaiſſeau le Saint Eſprit, du Port de 600. tonneaux, commandé par Monſieur le Rond, qui apportoit Monſieur Gueton Directeur general avec ſon fils, arriva de France à la grãde Rade, aprés avoir été huit mois & demy en mer, & couru le danger de s'embaraſſer dans les Iſles Maldives, d'où l'on ne ſe ſauve preſque jamais.

Tout l'équipage étoit infecté du ſcorbut, & à peine reſtoit-il ce qu'il falloit d'hommes pour ſerrer les voiles; dés que l'on ſçut ſon arrivée on envoya des Pilotes pour le faire entrer à Sovaly, je fus chargé du ſoin des malades, & l'air de la terre joint aux remedes, remit en peu de temps les plus deſeſperez

rez en parfaite ſanté.

Ce Vaiſſeau fut auſſi-tôt preparé pour Bantam, avec un autre plus petit nommé la Perle, chargé de ſavon & de blé; ce dernier fit voile au commencement de May, & le Saint François étant party à la fin d'Avril pour aller en Perſe, j'eus ordre de m'embarquer ſur le Saint Eſprit: nous ne faiſions qu'attendre le dernier ordre lorſque le Navire fit eau abondamment, quoy qu'il fût neuf; il fallut le décharger & on jugea à propos de ne le point expoſer à la mer, parce qu'on y trouva des defauts conſiderables. On ôta les canons pour le faire entrer dans la riviere, mais il toucha ſur un banc de ſable, & fut briſé dans l'eſpace de 24. heures.

La perte de ce Vaisseau chagrina tout le monde, on tâcha d'en tirer quelque chose, mais il en coûta la vie à des ouvriers, qui tomberent dans la riviere, & furent entraînez par le courant.

CHAPITRE XV.

Mort de Monsieur Blot.

JE passay le temps des pluyes à Surate, & quoy qu'il y eut quelque division entre les Directeurs, on ne laissoit pas de s'y divertir assez bien: mais alors nous fûmes affligez par la mort de Monsieur Blot, un des plus considerables, qu'une fiévre violente emporta en neuf jours.

Suivant la coûtume des Européens, on envoya prier les chefs des Anglois, & des Hollandois d'assister aux funerailles; ils s'y trouverent avec tout leur monde, & quantité de Marchands Armeniens & Mahometans.

Tous les François étoient en dueil, les uns à cheval, & les autres dans des Palanquins, & un Carrosse couvert de noir porta le corps au Cimetiere de nôtre Nation, environ à un quart de lieuë de la Ville.

Comme les pluyes furent extraordinaires cet hyver là, il y eut des débordemens d'eaux terribles, & la riviere grossit de telle sorte, que les meilleurs cables ne pûrent resister à sa rapidité; il y eut des Vaisseaux

qui échoüerent, d'autres furent
briſez, & un du Mogol fut en-
traîné en mer, avec un ſeul
homme dedans, ſans qu'on en
aye entendu parler du depuis;
un autre de 1800. tonneaux ap-
partenant à ce même Prince,
fut porté ſi avant ſur la terre,
que quand la riviere ſe retira
il s'en trouva à une lieuë.

Nous aprîmes à peu prés dans
ce temps que Monſieur de la
Haye avoit paſſé à l'Iſle de Cey-
len, où l'on vouloit faire un
établiſſement; mais ce deſſein
n'ayant pas reuſſi, il étoit allé à
Saint Thomé, dans le Royau-
me de Golgonda pour acheter
des vivres, que ceux qu'il avoit
envoyez à terre ayant été mal-
traitez, il y étoit deſcendu, &
avoit emporté la Ville d'aſſaut,

qu'il defendoit courageuſement contre toutes les puiſſances du Roy du pays. Cette nouvelle étoit ſurprenante, mais pluſieurs Lettres nous la confirmerent.

L'on équipa le Saint Jacques au commencement d'Octobre, Monſieur Fermanel le commanda, j'eus ordre de m'y embarquer, & nous partîmes ſans ſçavoir directement où nous allions, parce que nos ordres étoient cachetez, & qu'on ne devoit les ouvrir qu'à vingt lieuës de Surate. Nous jugeâmes que les Directeurs avoient été ſecretement avertis, que la guerre étoit declarée entre nous & la Hollande: & comme nos forces n'étoient pas égales dans les Indes, la crainte de perdre le Saint François les avoit obli-

gez à faire partir nôtre Vaisseau pour l'escorter à son retour ; on nous ordonnoit aussi de visiter tous ceux qui se trouveroient plus foibles que nous, & de prendre tout ce que nous pourrions sur les Hollandois.

Quoy que les vents fussent peu favorables, nôtre voyage ne laissa pas d'être heureux, nous vîmes le Cap de Rasalgate, qui est à l'entrée du sein Persique, du côté du Midy, & aprés l'avoir doublé nous côtoyâmes l'Arabie, & passâmes à la veuë de Mascate Ville tres-importante, où les Portugais édifierent autrefois une Forteresse inaccessible, qui les rendoit Maîtres du sein Persique, mais ils la perdirent par l'avarice d'un Gouverneur qui vendoit aux

Arabes les proviſions qu'il avoit, un prix exceſſif, dans l'eſperance qu'il luy en viendroit de nouvelles : mais avant cela il fut aſſiegé par le Roy du pays, qui emporta la place, & contraignit les Portugais de ſe rendre à diſcretion ; depuis ce tems là, ils ont toujours continué la guerre, ſans pouvoir recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Nous paſsâmes en ſuivant toujours la côte juſques au Çap de Moſandon, où le Golfe commence à devenir ſi étroit qu'on voit la terre des deux côtez ; un peu au delà du Cap on découvrit un Vaiſſeau, que nous tâchâmes d'approcher ſuivant l'ordre que nous en avions. Comme il nous évitoit, on tira un coup de canon à balle, aprés

avoir arboré le pavillon, & le Capitaine vint nous dire que le Vaisseau appartenoit à des Marchands de Surate, qui avoient un Passeport de la Compagnie.

Aprés cela nous découvrîmes l'Isle d'Areque, qu'on prit d'abord pour celle d'Ormus à cause du broüillard; mais cette erreur ne dura pas long-temps, & pour passer entre les Isles d'Areque & Quichemiche, nous ancrâmes proche de la derniere, à cause de la violence du vent. Cette nuit fut cruelle, & nous craignions avec raison de perdre nos cables, & de perir contre les rochers. Au point du jour on leva les ancres, & nous fûmes moüiller au Port du Baudar à Bassy, ou Gameron, proche du Saint François, qui

n'y étoit que depuis deux jours. Il venoit de Baſſora, Ville d'Arabic, ſituée ſur l'Euphrate, dont les Turcs s'emparerent l'année 1669.

CHAPITRE XVI.

De Gameron & d'Ormus.

LE Baudar Abaſſy, eſt une Ville du Royaume de Perſe, qui porte ce nom, parce que le feu Roy Schac Abbas la fit reparer : elle s'appelloit autrefois Gameron, & eſt ſituée au nord de la ligne, ſous le vingt-ſeptiéme degré ; elle eſt grande & peuplée de Marchands Perſans, & étrangers : Tous les Vaiſſeaux de l'Inde y vont, &

c'eſt le paſſage des marchandiſes que l'on diſtribuë en Perſe. Les maiſons n'ont que deux étages, & le haut eſt fait en terraſſe, où il y a des cabinets, pour éviter le Soleil & joüir de la fraîcheur. Les ruës ſont étroites, les places peu vaſtes, & les perſonnes de qualité ſe retirent dans les montagnes, depuis Avril juſques en Septembre ; pendant ce temps-là les ſeuls Negocians demeurent à la Ville ; la ſituation de cette Place contribuë beaucoup aux incommoditez de la chaleur; il y a proche de ſes murs du côté de l'Eſt, une montagne, ſur laquelle on trouve quantité de ces roſes, qu'on appelle de Jerico, qui s'ouvrent quand on les met dans l'eau, & ſe reſer-

rent lorſqu'on les en retire. Les montagnes de l'Arabie ſont de l'autre côté du Golfe, qui n'a pas plus de huit lieuës de trajet, & la reflection du Soleil tombe ſur la Ville & dans le Port ; où les Mariniers ſouffrent extrement, ayans pour ſurcroiſt d'incommodité les vents embrazez du Midy, qui ſuffoquent de telle ſorte, que pluſieurs perſonnes en ſont mortes ſubitement.

Il n'y a point de fontaine dans cette Ville ; l'eau même des puits eſt ſalée, & ſi l'on en veut boire de bonne, il faut la chercher à une lieuë de là. Cela n'empêche point qu'on ne la conſerve fraîche dans les plus grandes chaleurs, en la mettant dans des vaiſſeaux d'une eſpece

de terre, qui rend l'eau comme la glace, quand on les expoſe au vent. Le terroir du Bandara Baſſy eſt ſec, & produit peu de choſe, mais il n'en eſt pas de même à quelques lieuës de là; on y boit d'excellent vin de Chiras, & d'un autre blanc qui ſe fait en l'Iſle de Quichemiche, où le raiſin n'a point de pepins.

Les Européens ont des Bureaux à Gameron, & la liberté du commerce y eſt toute entiere. Tous les Perſes ſon Mahometans comme leur Prince, mais il y a des Gentils établis, auſquels on ſouffre des Pagodes & des bains publics. Ce fut là que je vis de ces arbres, dont j'ay dit ailleurs que les branches touchent la terre, & prennent racines, où 6000.

hommes auroient pû ſe mettre à couvert ; j'y trouvay auſſi un Gentil, dont les cheveux avoient plus de quinze pieds de long, il étoit de ceux qu'on appelle Faquirs.

Je ne demeuray pas aſſez à Gameron pour entrer dans une parfaite connoiſſance des mœurs des habitans ; les hommes y ſont aſſez civils, & les femmes amoureuſes & bien-faites : ce n'eſt pas un crime parmy eux que d'en procurer le commerce aux Etrangers, & les plus conſiderables en font gloire.

Il y a trois Iſles devant la ville de Gameron, dont la plus grande eſt au Nord, éloignée de trois lieuës de la terre ferme : elle s'étend le long de la Côte vers Congo, Place diſtante de 15.

lieuës de Gameron, d'où les Portugais tirent la moitié des Doüanes; c'eſt cette premiere qu'on appelle Quichemiche. Arcque eſt au midy, elle eſt baſſe, inhabitée, & n'a pas plus de trois lieuës de circuit; nous penſâmes nous perdre entre ces deux Iſles en paſſant au Bandarabaſſy.

L'Iſle Dormus n'eſt qu'à un grand quart de lieuë au midy d'Areque; la terre en eſt plus haute, mais elle n'a guere plus de circuit: elle porte des montagnes de ſel dont la blancheur ſe voit de loin. Le terroir en eſt rouge, ſec, & par conſequent ſterile, il n'y a que de l'eau de citerne, & l'on eſt obligé d'y en porter de la terre ferme. Les Portugais s'y ſignalerent par l'édification d'un Fort, que l'on

voit encore aujourd'huy avec toute ſon artillerie. Le Roy de Perſe les en chaſſa, avec le ſecours des Anglois ; & ce Prince reconnoiſſant, leur donna en faveur de ce ſervice, la moitié des Doüanes du Bandarabaſſy. Il s'eſt contenté de dépoſſeder les Portugais, leur laiſſant la liberté de venir dans ſes Ports, & d'y faire le ſejour qu'ils veulent. On pêchoit autrefois de tres-belles perles entre cette Iſle & la terre ferme, mais à preſent l'on n'y en trouve que de petites, & même rarement.

CHAPITRE VI.

Départ de Gameron.

COmme on ne nous avoit envoyez en Perſe, que pour eſcorter le S. François juſques à Surate, nous ne demeurâmes au Bandarabeſſy qu'autant qu'il le fallut pour regler les affaires dont les Officiers de ce Vaiſſeau étoient chargez. Nous partîmes de cette rade le 10. Decembre, & ce fut avec beaucoup de peine que nos Vaiſſeaux ſortirent du ſein Perſique, où les vents changeoient preſque à tous momens; quelques jours aprés on découvrit quatres voiles, dont la veuë nous

étonna, croyant que c'étoit des Holandois qu'il faudroit combattre : on fit mettre derriere un petit Vaisseau Marchand de Surate, qui accompagnoit le nôtre, mais il n'étoit pas besoin de ces precautions, & les Navires étoient François, commandez par Messieurs le Rond, Toüillant, & de Jonchere ; le quatriéme qui venoit de Surate avoit un Capitaine Holandois, qui servoit auparavant de Pilote à la Compagnie, & l'on eut peine de le laisser aller, quoy qu'il eût son passe-port, & un congé de nos Directeurs. Ces Messieurs qui sçavoient de quelle importance étoit le S. François, avoient encore dépeché ces trois Vaisseaux, pour nous venir joindre, avec ordre de nous rendre tous dans

le port de Bonbaje, afin d'éviter la Flote Hollandoiſe, qu'on diſoit être partie de Ceilan pour venir à Surate.

Il y eut quelque different entre les Capitaines du S. François & du S. Paul, parce que celuy qui commandoit le dernier portoit le Pavillon au grand maſt, avec ordre au Capitaine de l'autre d'ôter le ſien, dés qu'on le luy auroit ſignifié, quoy qu'il l'eut porté pendant tout le voyage, mais ces querelles ne produiſirent que d'inutiles reſſentimens, & il fallut obeïr aux Maîtres.

Quoy que le vent fût contraire dans la ſuite, nous paſſâmes le 6. Janvier 1673. à la veuë de Diu, où les Portugais ont une Ville, qui fut il y a quelques années,

pillée par les Arrabes : Le vent Nordeſt nous favoriſa alors, & nous vîmes la terre de Baçaim le dixiéme. On envoya chercher des Pilotes pour nous conduire dans le Port de Bonbaye, qu'une pointe de rocher qui avance plus d'un quart de lieuë dans la mer rend extremement dangereux. Enfin les guides nous y meneren heureuſement le 12. du mois; c'eſt un endroit admirable, où les rochers ne ſont à craindre que lors qu'on ne connoiſt point le pays. Les Portugais le poſſedoient, & ce fut en faveur du mariage de l'Infante de Portugal avec le Roy d'Angleterre, qu'ils le cederent aux Anglois : Ces derniers y ont bâti une belle Forteresse, où celuy qui preſide pour

eux dans les Indes demeure ordinairement. Il y a un commencement de Ville, & les Anglois pour favoriser l'établissement du commerce, reçoivent tous ceux qui veulent y aller, sans distinction de Religion ny de pays, les laissant libres, & exempts de tous droits pendant l'espace de dix années. On nous y favorisa extremement, & je ne doute point que la Ligue qui étoit alors entre la France & l'Angleterre contre la Hollande, ne fut cause de ce bon traitement. Nous vismes dans le Port un grand Vaisseau Hollandois que les Anglois avoient pris en revenant de Perse.

Dés que nous fûmes à Bombaje on en donna avis aux Directeurs de Surate, qui ordon-

herent de nous y rendre inceſſamment. Nous partiſmes le 30. Janvier, & moüillâmes à la rade de Surate le 2. Février. Le ſaint Jean de Bayonne y étoit avec la Flute de Monſieur Guillo, tous deux de la Flote de Monſieur de la Haye ; ils alloient à S. Thomé conduire Monſieur le Directeur Baron, qui partit le 8. accompagné encore du S. Jacques, pour aller au ſecours de Monſieur de la Haye, qui étoit aſſiegé par l'armée du Roy de Golgonda, dans la Ville qu'il avoit priſe.

Je receus à mon retour de Perſe des Lettres de mon pere, que Monſieur Caré Prêtre m'apporta ; il les avoit laiſſées à Monſieur Petit, pour me les rendre, étant obligé d'aller en diligence

à S. Thomé, porter à Monsieur de la Haye des ordres de France, d'où il étoit venu par terre.

Dés que Monsieur Baron fut parti, Monsieur Gueton se prepara au voyage de Perse, où il devoit aller en qualité d'Ambassadeur; quand son équipage fut prest, il s'embarqua, malgré les bruits qui couroient que la Flotte Hollandoise étoit le long de la coste; & comme le temps que je devois servir la Compagnie étoit plus qu'accomply, je luy representay avant son départ, & j'obtins un congé, pour aller où je voudrois: il partit de Sovaly le 20. Février, & je me disposay avec joye à quitter Surate, pour satisfaire ma curiosité.

CHAPITRE XVIII.

Départ de Surate.

MOn deſſein étoit en quittant Surate, de viſiter toutes les Villes que les Portugais ont le long de la Côte juſques à Goa, pour paſſer enſuitte dans le pays de Bengala, & comme il eſt toujours avantageux d'être recommandé par des perſonnes de merite, je m'addreſſay au R. P. Ambroiſe de Preüilly, Capucin, qui me donna une Lettre pour le P. Jouàn de Fonſeca, Recteur du College des Jeſuiſtes de la Ville de Daman, où je devois aller d'abord, par laquelle il le ſupplioit de me fa-

voriſer de ſes recommandations dans les autres endroits que j'avois envie de voir.

Je pris congé de tous mes amis, & partis de Surate le 3. Mars, dans un petit caroſſe tiré par deux bœufs, accompagné ſeulement de celuy qui le conduiſoit. Nous couchâmes prés d'une maiſon où mon guide trouva ce qui luy falloit. Le lendemain nous arrivâmes à Gandivi, & quoy que j'euſſe un Paſſe-port, les Gardes firent quelques difficultez pour mes hardes : Le Gouverneur plus équitable me les fit rendre, & je partis avant le jour, pour gagner de bonne heure le bord de la riviere de Daman, où mon guide me laiſſa. Je paſſay cette rivicre, & la Langue Portugaiſe que je ſçavois

vois, me rendant tout facile, on me mena chez un Indien, qui faisoit profession du Christianisme, & logeoit les Voyageurs. Sa maison étoit de paille, & l'endroit où je devois coucher tout découvert, pour mieux joüir de la fraîcheur. Cet homme s'occupoit à faire de l'eau de vie de Tary, & sa maison étoit proche des murs de la Ville, dont il faut dire quelque chose avant que de passer à ce qui me regarde.

Elle fut bâtie par les Portugais, qui l'ont conservée jusques à present; il y a vingt lieuës de Surate, & environ quatre-vingt de Goa: elle est petite, mais forte & propre; les ruës en sont droites, on ne les pave point, afin de marcher plus com-

modement pendant les pluyes. Toutes les maiſons ſont bien bâties, & les Egliſes extrêmement parées, ſur tout la Paroiſſe & la Chapelle de la Miſericorde. Il y en a quatre autres, des Jeſuites, des Jacobins, des Auguſtins & des Recollects ; les habitans de Daman paſſent pour les meilleurs Cavaliers de l'Inde, ils ont une fois reſiſté à 40000. hommes, que le grand Mogol envoyoit pour les aſſieger. C'eſt un Gouvernement fort conſiderable, & celuy qui le poſſedoit quand j'y fus s'appelloit Manuel Furtado de Mendonça, couſin germain, mais bâtard du Viceroy. La riviere paſſe au pied des murs de la Ville, elle eſt bonne quand les Vaiſſeaux y ſont entrez, &

s'il en a pery quelquefois, ce n'a été que dans des débordemens rapides, qui les entraînent à la mer, quand on n'a pas la prévoyance de les bien attacher. Il n'y a qu'une portée de canon de la mer à la Ville, & l'on voit sur l'autre côté du rivage le Fort de Saint Jerôme, qui sert extrêmement à la defense de Daman; les Portugais l'estiment plus que le reste des Places qu'ils possedent en Orient, & il n'y a que des Soldats blancs dans la Garnison, le temps ny la faveur n'ayant pû y faire entrer les Noirs. Le nombre est toujours de quatre cens, indispensablement obligez d'y coucher toutes les nuits, & s'ils y manquent sans la permission du Gouverneur, qui ne

l'accorde que rarement, ils ſont privez de leur ſolde ce jour là, pour la premiere fois, & caſſez ſans retour pour la ſeconde. Le Gouverneur ne dépend point de celuy de la Ville ; ils ſont trois ans dans ce poſte, comme par tout les autres Gouvernemens des Portugais.

L'air de Daman eſt extremement agreable, & les principaux habitans ont des Aldea, où ils vont paſſer le temps de la recolte.

CHAPITRE XIX.

De mon ſejour à Daman.

UN peu avant mon arrivée à Daman, le ſieur Saint

Jacques, fils d'un Medecin François, & un autre jeune homme de nôtre nation s'y étoient mariez. Le dernier avoit épousé la sœur bâtarde d'une Dame importante, nommée Dona Petronelle de la Cerda, mariée en seconde nopces à un Gentilhomme de la premiere qualité. Monsieur Saint Jacques avoit épousé la fille de cette Dame qui s'appelloit Dona Rosa de Mello, dont le nom convenoit à sa jeunesse & à sa beauté. Comme j'avois entendu parler d'eux à Surate, je crus être obligé de les visiter. Les Jesuites ausquels j'étois recommandé me receurent extrememment bien, & je vis le Gouverneur, qui aprés de grandes honnêtetez me proposa de res-

ter à Daman, où il n'y avoit que des Medecins Gentils, qui n'ont pour tous avantages que quelques receptes, qu'ils font servir indifferemment à toutes sortes de maux. Je demanday un peu de temps pour me déterminer, étant toujours occupé de cette avidité de voyager; le Recteur des Jesuites me conseilla d'accepter le party que le Gouverneur m'offroit, m'assurant qu'il contribuëroit de sa part, autant qu'il luy seroit possible, à mon avancement.

Le lendemain je fus voir les François dont j'ay parlé, qui me témoignerent beaucoup de joye de mon arrivée: Je passay quelques heures avec eux, & pendant qu'ils me régalerent d'une collation qu'on appelle-

roit en France un grand festin, Monsieur saint Iacques demanmanda à mon insçu à sa belle mere la permission de m'arrêter chez eux : & comme je me disposois à les quitter, je vis apporter mes hardes, & il fallut me rendre aux empressemens de ces deux genereux François.

Comme on est circonspect chez les Portugais, pour ce qui regarde les femmes, je ne parlay point du tout de celles de mes hôtes ; mais le lendemain ils me proposerent eux-mêmes de les saluer, j'en fis quelque difficulté, & passay tout le jour chez des malades pour ne paroître pas trop empressé. Cependant je les vis à la fin dans leur appartement, avec la liber-

té Françoiſe, qui ne leur déplut pas. Elles me firent quantité de queſtions, la Seignora Petronilla fut celle qui s'attacha le plus à m'entretenir, & nous paſsâmes une partie de la nuit enſemble. Ie les vis tous les jours qui ſuivirent; Petronilla me témoigna des bontez extraordinaires: & quoy qu'elle eut trente-neuf ans, il luy reſtoit aſſez de charmes pour plaire. Elle avoit la taille admirable, les traits du viſage reguliers, & pleins d'agrément, les yeux vifs, l'eſprit doux & brillant, & l'humeur complaiſante; nous paſſions tous les ſoirs enſemble, & jamais on ne s'eſt moins ennuyé que je fis pendant trois ſemaines.

CHAPITRE XX.

De Trapor.

DOna Petronilla demeuroit ordinairement à Trapor, & n'étoit à Daman que pour quelque temps, son mary l'attendoit avant Pâques, & elle me pria de vouloir faire le voyage, qui n'étoit que de dix lieuës; j'y consentis avec plaisir, & le Gouverneur de Daman me l'ayant permis, je partis avec toute cette famille. Le Lundy de la semaine Sainte nous couchâmes à Danou, dont le fils aîné de Dona Petronilla étoit Seigneur; c'est la qu'est cette montagne qu'on appelle le Pic

de Danou, parce qu'elle est haute & faite en forme de pain de sucre : & comme il n'y a point d'autre terre élevée entre Bassam & Surate, elle sert à faire connoître le pays à ceux qui abordent à cette côte ; il y a une petite riviere qui ne porte que des Barques.

Nous trouvâmes le mary de Dona Petronilla à Danou, qui me receut avec beaucoup d'honnêteté, & le Mercredy nous fumes à Trapor, ou Tarapour ; c'est une petite Ville sitnée sur le bord de la mer, à moitié chemin de Daman & de Bassaim, elle appartient aux Portugais, & a un Gouverneur qui releve de celuy de Daman. Les habitans en sont riches, la riviere n'y porte que des Bateaux

& des Barques mediocres, qui n'y entrent qu'avec peine. Il y a une Paroiſſe, une Chapelle de la Miſericorde, & une Egliſe de Jacobins; l'aprés midy du Vendredy Saint nous eûmes un Sermon ſur la Paſſion, dans lequel on fit pluſieurs pauſes, pour montrer au peuple tous les points de ces ſacrez myſteres. Les femmes ſont ſeparées des hommes par une baluſtrade cachée d'un rideau; mais ſi on ne les voit pas elles font entendre leurs cris, & les coups qu'elles ſe donnent toutes les fois que le Predicateur dit quelque choſe qui excite à la compaſſion. Cependant avec ces douleurs affectées, pluſieurs abuſent de la ſainteté de ces jours, en donnant lieu à des avantures où

la ſageſſe n'a guere de part. La Proceſſion ſortit aprés le Sermon, elle étoit precedée de pluſieurs Penitens, ayant le viſage couvert & le dos nud, qui ſe foüettoient ſi violemment que leur ſang rejalliſſoit par tout où ils paſſoient. Les Bourgeois alloient enſuite chacun un flambeau à la main, & l'on portoit aprés les Prêtres l'Image de Jeſus-Chriſt repreſenté tel qu'il étoit à la deſcente de la Croix, il étoit environné d'une vingtaine de petits Negres, maſquez & armez de lances, qui avoient à leur rête un Centurion precedé de tambours & de trompettes. Aprés avoir fait le tour de la Ville, ils poſerent le Crucifix dans le Sepulchre, qu'on avoit preparé. Ces for-

tes de ceremonies, qui inſpirent la devotion parmy nous, avec une conduite plus reglée, font rire chez les Portugais; & j'avoüe que j'eus de la peine à m'en empêcher. J'aſſiſtay le Samedy à l'Office où je ne vis rien de particulier; mais le Dimanche de Pâques, aprés avoir accompagné le tres-ſaint Sacrement, depuis l'Egliſe des Jacobins juſques à la Paroiſſe, j'entendis un Sermon qui me parut ſi extraordinaire, que je ne peux m'empêcher d'en rapporter quelque choſe icy. Le Predicateur étant monté en chaire, fit le ſigne de la Croix, & dit; vous ſçavez, Meſſieurs, que le Sermon du jour de Pâques ſe fait pour trois raiſons. La premiere, pour ſouhaiter les bon-

nes Fêtes aux Auditeurs : la ſeconde, pour leur demander les œufs de Pâques : & la derniere pour les faire rire. Pour ſatisfaire au premier point, je vous ſouhaite de bons jours à tous ; pour le ſecond, ſi vous m'envoyez des œufs je les prendray : & pour le dernier, je vous diray que je rencontray hier le gros Gregoire, à qui je demanday, dis moy, voleur, feras-tu toujours le perſonnage de Pilate à la Paſſion ; tout le monde fit alors un éclat de rire, & l'Orateur deſcendit, laiſſant à chacun la liberté de ſe retirer, ſans leur donner ſeulement la benediction. Je paſſay les Fêtes à Trapor, & malgré tous les efforts qu'on fit pour m'arrêter davantage, je revins à Da-

man, comme je l'avois promis au Gouverneur.

CHAPITRE XXI.

Retour à Daman.

DOna Petronilla m'avoit procuré la connoiſſance du Pere Joüan de ſaint Michel Superieur des Jacobins, avant que d'aller à Trapor, & elle me donna encore une lettre pour l'engager à me ſervir. Comme j'avois laiſſé mes hardes dans ſon Convent, ce fût là que j'allay d'abord; le Pere m'y arreſta juſqu'à ce que je fuſſe étably, ou que j'y euſſe demeuré aſſez long-temps pour voir la Ville, ſi je ne pouvois me reſoudre à

y demeurer entierement : I'y reſtay environ quinze jours, & pendant ce temps le Gouverneur mit tout en uſage pour m'arrêter à Daman, & les habitans s'étans joints à luy, l'on me fit des offres ſi avantageuſes que je ne pus honnêtement refuſer des perſonnes qui témoignoient tant d'empreſſement pour m'avoir.

Ie quittay donc le Convent pour prendre une maiſon en mon particulier, travaillant à me faire des amis, avec qui il me reſtoit toujours aſſez de loiſir pour me divertir, parce que la Ville n'eſt pas grande, & qu'ainſi toutes mes viſites ſe pouvoient faire en peu de temps. Pendant les premiers jours de mon établiſſement j'eus l'hon-

neur d'être appellé chez une illuſtre Dame nommée à Senhora Franciſca Pereira, pour une ſienne petite fille qu'elle cheriſſoit tendrement, & qui étoit dangereuſement malade. I'eus le bonheur de reuſſir dans cette cure, & depuis ce temps cette genereuſe perſonne eut tant de reconnoiſſance & de bonne volonté pour moy, que je puis aſſurer qu'elle a plus contribué que pas un autre à me faire reſter à Daman auſſi longtemps que je fis. Neanmoins quelque eſtime que les habitans de cette Ville euſſent pour moy, mon naturel porté à voyager, pour acquerir tous les jours de nouvelles connoiſſances, en voyant continuellement quelque choſe de nou-

veau, me fit resoudre à quitter Daman. Ie me servis pour cet effet de l'occasion de la Flote, que les Portugais envoyent tous les ans à Cambaje. Elle passa sur la fin de Decembre à Daman pour retourner à Goa, elle étoit commandée par Ioseph de Mello, & elle fut prête à faire voile le dernier jour de l'an.

CHAPITRE XXII.

Départ de Daman.

TOus mes amis ayant essayé en vain de me retenir plus long-temps à Daman, je pris congé d'eux, & m'embarquay sur une des Galiotes de la Flote

le dernier de l'an 1673. & nous mîmes à la voile le premier de Ianvier 1674. pour aller à Baçaim attendre le reſte des Galiotes qui n'étoient pas encore venuës de Cambaje.

Nous arrivâmes à Baçaim le lendemain aprés midy, j'allay à la Ville, où je trouvay le ſieur Seguineau Medecin François, qui étoit venu de Madagaſcar dans le meſme Vaiſſeau qui m'avoit porté à Surate : Il s'y étoit depuis peu établi & marié, & je receus de luy toutes les honneſtetez imaginables.

La Ville de Baçaim eſt à 20. lieuës au Midy de Daman, & eſt quatre fois plus grande. Les Egliſes y ſont riches & magnifiques, les maiſons tres-belles, les places grandes, & les ruës

fort droites & fort propres: les murailles n'en ſont pas fortes, mais la riviere qui les arroſe, & qui porte & contient ſeurement les plus grands Vaiſſeaux dans toutes ſaiſons, attire le negoce dans cette Ville, & la rend tres-conſiderable.

L'on y trouve plus de Nobleſſe qu'à Goa, d'où vient le Proverbe Portugais, *Fidalgos de Baçaim*, c'eſt à dire Gentilhomme de Baçaim; les terres d'alentour ſont fertiles & produiſent du ris abondamment. L'on voit dehors & aſſez prés des Portes la fameuſe Egliſe de *Noſſa Senhora do remedio*, qui aprés avoir été long-temps conſacrée aux fauſſes Divinitez eſt devenuë un Temple, où le vray Dieu eſt adoré. Sur le maî-

tre Autel eſt l'Image miraculeuſe de la tres-ſainte Vierge. L'on dit qu'un voleur voulant autrefois prendre la riche couronne qu'elle a ſur la teſte, ſe cacha dans l'Egliſe, & quand les portes furent fermées, monta ſur l'Autel pour executer ſon deſſein impie, qu'alors la Couronne & le ſacrilegue devinrent immobiles, & qu'il fut pris en cet état lorſque l'Egliſe fut ouverte. L'endroit du front de l'Image, où ce ſcelerat avoit appuyé ſon poulce, eſt reſté ſi éclatant, que l'on diroit de loin que c'eſt une étoille brillante; cette clarté paroît moins lors qu'on s'en approche, & ſi l'on vient à la toucher, on n'y remarque plus rien d'extraordinaire. Les Gentils & les Mau-

res, auſſi bien que les Chrétiens, font tous les jours des vœux en ce ſaint lieu pour l'heureux ſuccez de leurs affaires : & comme l'on y apporte continuellement des offrandes, il y a des richeſſes immenſes.

Nous ne reſtâmes à Baçaim que juſques au ſeptiéme, que levant les ancres nous prîmes la route de Goa, où nous arrivâmes le quatorziéme au ſoir. Je deſcendis à terre le lendemain, & ayant trouvé des avantages conſiderables dans cette grande Ville, dont j'ay déja parlé, i'y reſtay juſques en l'année 1676. Alors des affaires extraordinaires qui me ſurvinrent, ne me permettant pas de reſter plus long-temps aux Indes, malgré le deſir que i'avois

de continuer mes voyages, il me fallut partir pour retourner en Europe. Je profitay de l'occasion qui se presenta d'un Gallion Portugais, qui partoit pour Lisbonne, dans lequel ie m'embarquay, ayant obtenu la permission du Viceroy & du Capitaine.

CHAPITRE XXIII.

Mon depart des Indes.

LE 27. de Ianvier 1676. le Vaisseau nommé *San Pedro de Ratel*, du port de plus de 1500. tonneaux, commandé par le sieur Simon de Sousa, partit de la Barre de Goa pour Lisbonne. Aussi-tôt que nous fû-

mes à la voile le Capitaine me fit appeller, & me pria de vouloir prendre le soin de son équipage, pendant le voyage, m'assurant qu'il avoit refusé des Chirurgiens de sa Nation qu'on luy avoit voulu donner, & qu'il n'avoit pris qu'un Barbier pour le seigner & raser, se confiant que ie ne refuserois pas de prendre la peine de tout ce qui regarderoit les malades. Cette proposition m'étoit trop avantageuse pour ne la pas accepter, ie remerciay tres-humblement celuy qui me la faisoit, & dés lors ie fus consideré comme le Medecin du general & de l'équipage.

Le vent nous favorisa iusques à la ligne équinoxiale, où nous fûmes arrestez quelques iours par

par les calmes, mais le vent s'étant remis au beau, nous continuâmes nôtre route heureusement jusques au 13. degré au Sud. Le vent devint alors inconstant; mais comme il n'étoit pas violent, nous ne laissions pas d'avancer toujours. Nous passâmes beaucoup à l'Est de l'Isle Dauphine, & sur la fin du mois de Mars, nous approchâmes de la hauteur du Cap de Bonne Esperance, où nos Pilotes avoient dessein d'aller reconnoître la terre, afin que leur estime en fût plus juste de là en avant. Le vent qui étoit à l'Est, & par consequent en poupe, se fortifia un peu pendant la semaine Sainte, & il augmenta de telle sorte le Mercredy Saint, qu'on fut obligé

de quitter l'Office, pour ſerrer promptement les voiles, le vent ne nous permettant d'avoir que la ſeule Miſene à my-maſt. L'agitation du Vaiſſeau étoit grande, mais cependant nous allions toujours, & nous étions aſſez loin de la terre pour n'en point craindre les accidens. Le matin du Jeudy le vent changea tout d'un coup à l'Oüeſt, avec tant de violence que nous doutâmes ſi nôtre Vaiſſeau y pourroit reſiſter. Il fallut changer de route & obeir au vent : & quoy que nôtre Bâtiment fût fort bon, il y entroit tant d'eau que les deux pompes pouvoient à peine ſuffire pour le vuider. Les plus habiles & les moins timides étoient effrayez, mais aprés 24. heures de crainte, le vent s'é-

tant remis à l'Eſt avec modera-
tion, on remit le Cap ſur la
terre, que nous vîmes le matin
du Samedy Saint ſur les neuf
heures proche le Cap des E-
guilles, où nos Officiers ne
voulurent pas deſcendre, parce
que nous n'avions beſoin de
rien. Il fallut nous y arreſter
cependant à cauſe des calmes,
juſques au lendemain des Feſtes,
qu'à l'aide d'un vent de Nord-
Eſt, nous doublâmes le Cap de
Bonne Eſperance ſans le voir,
parce que nous nous étions mis
au large pour éviter de nou-
veaux calmes. Nous trouvâmes
vers cet endroit les débris d'un
Vaiſſeau, que la derniere tem-
pête avoit apparemment fait
perir, & ſur la nuit on en dé-
couvrit un qui tenoit une rou-

te oppoſée à la nôtre. Comme il eſt toujours dangereux de negliger quelque choſe ſur la mer, nos Officiers firent mettre les armes en état, mais il parut ſi loin de nous à la pointe du jour, que ces precautions furent inutiles.

Le Scorbut commença dés le mois d'Avril à perſecuter nôtre équipage ; & quelque ſoin qu'on prît d'en arreſter le progrez, il ne ſe paſſoit gueres de jours qu'on ne jettât quelque corps à la mer. Les calmes ſe joignirent à cette peine, & aprés les avoir eſſuyez, un vent heureux nous pouſſa vers le Breſil, où nous avions ordre d'aller, & nous en découvrîmes la terre à l'endroit de la Baye de tous les Saints, le 19. de May

au matin. Des Pescheurs qui nous virent vinrent ayant midy à nôtre bord, & nous resolûmes d'entrer dans le Port le même jour sous la conduite de ces hommes, qui penserent nous faire perdre sur un banc de sable, où par bonheur nous ne touchâmes que legerement. Un Vaisseau aussi grand que le nôtre y avoit fait naufrage pendant la nuit, quelques années auparavant, sans qu'il se fût sauvé que tres-peu de personnes, de plus de mille qui étoient dedans. Le jour qui nous favorisoit, la douceur du temps, nôtre diligence, & plus que tout cela la bonté Divine, nous empêcherent d'être brisez. Nous nous éloignâmes du banc, & ayant passé la nuit à l'ancre,

nous entrâmes le vingtiéme de
May dans le Port, & allâmes
moüiller devant la Ville, qui
porte même nom que la Baye,
aprés avoir perdu vingt-cinq
hommes depuis Goa jusques en
ce lieu, y en ayant encore plus
de trois cens si fatiguez du Scor-
but, que pour peu que nous
eussions tardé en mer, ils au-
roient infailliblement pery.

CHAPITRE XXIV.

Mon arrivée au Bresil, & sa description.

PEndant le temps que j'ay
sejourné au Bresil, je liay
amitié avec un Marchand Es-
pagnol d'origine, mais étably

depuis long-temps dans cette côte. Il me procura beaucoup de bonnes habitudes, & me rendit des services considerables. Quoy que plusieurs personnes ayent écrit du Bresil, je ne laisseray de dire icy brievement ce que j'y ay remarqué.

Le Bresil est la côte Orientale de l'Amerique, où les Portugais, qui en ont fait l'entiere découverte, ont bâty des Villes qu'ils possedent tranquillement, aprés avoir vigoureusement & long-temps resisté aux Hollandois. C'est un pays fort agreable, l'air y est bon & temperé par des pluyes frequentes, qui moderent les ardeurs du Soleil. Il y a quantité de fruits qui croissent dans les campagnes sans être cultivez, comme

les citrons, limons, oranges, ananas, bananes, goujaves, & plusieurs autres. L'on y trouve auſſi du raiſin, mais moins communement qu'en Europe.

Les cannes de ſucre y viennent en telle abondance que les habitans en feroient beaucoup davantage s'ils croyoient en avoir le debit. C'eſt de là que l'on tire auſſi cet excellent Tabac, qui ſe fait diſtinguer d'avec celuy des autres lieux, & c'eſt encore dans le Breſil que les melons d'eau, ou pareqquas ſont d'une bonté extraordinaire. L'ail & l'oignon n'y viennent point, & il eſt inutile d'en ſemer ; ceux qui en veulent le font venir de Portugal.

Il y a beaucoup de cocos au

Bresil, moins gros que ceux des Indes Orientales, qui servent à faire des boëtes & des tabaquieres, parce qu'ils sont fort épais, & parmy ceux-là on en trouve de si petits, que chacun n'est propre qu'à faire un grain de Chapelet.

On ne tire point là du Tary des Cocotiers pour en faire du sucre & de l'eau de vie, comme en Orient, parce que les cannes produisent suffisamment de l'un, & qu'on y porte de meilleure eau de vie de Lisbonne.

CHAPITRE XXV.

Suite du Breſil.

OUtre le bois qui porte le nom du pays, on y voit encore des arbres extraordinaires, entre leſquels eſt celuy qui diſtille le baume, qu'on appelle de Perou ; l'on en fait de petits coffres pour ſerrer les bijoux des Dames, qui parfument tout ce que l'on met dedans. L'on recueille du bled dans la partie Meridionale de cette côte, mais les terres de la Baye de tous les Saints en ſont dépourvuës comme beaucoup d'autres. On en dit deux raiſons ; l'une parce que la terre

n'y eſt pas diſpoſée : & l'autre, qui eſt peut-être la meilleure, à cauſe d'une quantité effroyable de fourmis, qui mangent le grain avant qu'il puiſſe prendre racine. Quoy qu'on ſeme par tout du millet & du ris, ie Mandioc, ou la farine qu'on en fait eſt la nourriture ordinaire des Breſiliens ; les François l'appellent *Caſſave*, & les Portugais *Farina de Pao.*

La racine de Mandioc ſe cultive comme les Batates, la coupant par morceaux, & l'enfoüiſſant dans la terre, elle devient fort groſſe ; ſa couleur eſt blanche : & ſi l'on en mange avant qu'elle ſoit preparée, on court riſque de perdre la vie ; on luy ôte ſa qualité dangereuſe en la mettant dans l'eau, & l'y laiſ-

fant juſqu'à ce qu'elle ſoit parfairement amollie, on la tire alors pour la faire ſecher, la faiſant encore tremper & ſecher de nouveau, & reïterant autant de fois qu'il eſt neceſſaire pour la dépoüiller de ce qu'elle a de mauvais, & quand elle eſt ainſi preparée on la reduit en farine, groſſe comme de la poudre à canon, elle eſt toujours peſante & preſque *inſipide*, & cauſe des obſtructions à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez. L'on fait de cette farine de petits gâteaux, qu'on appelle *Bejous*, ils ſont plus appetiſſans, mais leur qualité n'eſt pas meilleure.

Comme l'on apporte à la Baye du bled, du Rio de Janeiro, & de la farine de Portugal, l'on n'y manque pas de pain, & il

y eſt ſeulement un peu plus cher. L'on y trouve auſſi abondamment de l'huile, du vin, des toilles, des étoffes, & de toutes les autres choſes neceſſaires à la vie, qu'on y fait venir d'Europe. La viande, le gibier, & le poiſſon s'y trouvent communement, & l'on y donne à un prix fort mediocre les fruits & les confitures. Ce pays ne laiſſe pas d'avoir ſes incommoditez; il y a de certains petits vers, dont je parleray dans le traité des maladies, qui ſuit cette Relation; & des fourmis de pluſieurs ſortes, ceux dont la couleur eſt rouge, & la groſſeur mediocre ſont répandus par tout, & couvrent les campagnes, par des monceaux, que l'on prendroit de loin pour de

petits Villages. Les Villes n'en ſont pas exemptes ; ces animaux y ſont une guerre perpetuelle aux rats & aux ſerpens, & la grandeur des uns ſuccombe infailliblement ſous le nombre des autres.

CHAPITRE XXVI.

Des habitans du Breſil.

POur ne pas faire une diſtinction ennuyeuſe, je diray en peu de mots, que les Breſiliens originaires idolâtrent encore, & qu'il y a beaucoup de Sorciers parmy eux, ou qui paſſent pour tels ; ils ſont ſuperſtitieux, ils n'ont point de temples ny de feſte particulie-

res, & ils invoquenr le Diable. Ils portent les cheveux longs, leur teint eſt baſanné, ils vont nuds, ſont braves, adroits, & ennemis irreconciliables de ceux qui les ont offenſez. Leurs armes ſont des fleches, qui au lieu de fer ont des arreſtes de poiſſon: & ſi quelques-uns ſe ſervent de fer, ce n'eſt que depuis qu'ils frequentent les Europeens. Ils ſçavent cultiver la terre, & s'occupent ordinairement à la chaſſe & à la peſche: ils mangent de toute ſorte de viande, ſupportent conſtamment la faim, & ne font gueres de proviſion. Leur naturel les porte à la guerre, qu'ils font continuellement. Quand ils prennent leurs ennemis priſonniers, ils les engraiſſent, les

tuënt publiquement, & les mangent avec une cruauté inoüie. Ils n'enterrent point leurs morts, & leur coûtume eſt de les dévorer, ſouvent même avant qu'ils ſoient expirez. Quand les maladies paroiſſent mortelles, ils tuënt ceux qui ſouffrent de peur qu'ils ne maigriſſent; & pour n'en rien perdre, ils font ſecher les os & les mangent en forme de boüillie. Lorſque nous les appellons cruels, ils répondent que nous ſommes des impies, de laiſſer manger nos amis & nos parens aux vers, dans le ſein de la terre, pendant que nous leur pouvons donner nôtre corps pour ſepulture.

Les Portugais qui ſont au Breſil y vivent comme dans les

autres lieux où ils ſont habituez. Ils ont bâty des Forts, font la guerre à ceux qui ne leur veulent pas obeïr, & ſont en état de ne craindre ny les Breſiliens, ny ceux d'Europe, qui voudroient les troubler.

Comme les farouches Breſiliens n'épargnent pas les Portugaïs qui tombent entre leurs mains par le ſort de la guerre, ou par quelque ſurpriſe, les autres ne ſont pas moins rigoureux quand ils les peuvent attraper, & au lieu d'une mort, ils leur en font ſouffrir mille dans l'eſclavage, ce qu'ils peuvent éviter en ſe ſoumettant volontairement aux vainqueurs, ou fuyant en d'autres pays, quand ils ſont les plus foibles. Les Portugais ſoigneux d'éten-

dre leurs conquêtes, envoyent continuellement des Partis contre les Barbares, & fortifient soigneusement les lieux dont ils sont maîtres. Lors que j'y étois on disoit qu'ils s'étoient avancez jusques à plus de 80. lieuës de la mer. Ils ont soin d'instruire les Bresiliens qui vivent parmy eux, libres ou esclaves dans le Christianisme, & il y en a même qui ont épousé des femmes de ce sang barbare, qui pour être blanches & bien faites, ne laissent pas d'avoir toujours quelque chose de sauvage, qui les fait distinguer des autres. Le grand nombre d'esclaves que les Portugais ont en ce pays, & la maniere cruelle dont ils les traitent; ne leur donnant pas le necessaire, &

les châtiant avec excez pour les moindres fautes, fait qu'il arrive souvent de grands desordres dans leurs Villes & par les campagnes. La plûpart de ces captifs sont des Negres qu'on amene d'Angola & de Guinée pour travailler au sucre & au tabac, on les vend au marché comme des bêtes, & ceux qui ont de grandes terres en achetent plusieurs centaines, qui sont gouvernez par des Commis, souvent plus cruels que les Maîtres: d'autres qui n'ont pas de biens à cultiver laissent la liberté à leurs captifs de travailler à ce qui leur plaît, moyennant certaine somme qu'ils exigent d'eux tous les mois, ou toutes les semaines. Le mauvais traitement que les uns reçoivent, & la ta-

xe qu'on impoſe aux autres, à laquelle ils ne peuvent pas toujours ſatisfaire, les oblige quelquefois à courir les champs, où ils pillent tout ce qu'ils rencontrent, pour ſe venger des tourmens qu'on leur a fait ſouffrir. S'il y a du danger à la campagne, il ne s'en trouve pas moins à aller de nuit par la Ville ; & quelque ſoin que l'on ait de châtier ſeverement ceux que l'on peut prendre, les autres ne laiſſent pas de continuer leurs brigandages.

CHAPITRE XXVII.

De la Ville & du Port de la Baye de tous les Saints.

LA Baye de tous les Saints eſt ſituée ſous le quinziéme degré au Midy de la ligne; le Port qui communique ſon nom à la Ville, eſt un des plus grands & des plus commodes de tout l'Ocean : Il y a quelques bancs de ſable à un des côtez de l'entrée, que l'on peut éviter en prenant des Pilotes du pays, lors qu'on approche la côte. L'entrée & le fonds ſont preſque Eſt & Oüeſt, l'on ne tourne que tres-peu vers le Nord pour aller moüiller de-

vant la Ville, & quand on eſt une fois entre les deux Caps l'on n'a plus rien à craindre. On peut jetter les ancres ſeurement par tout, & la Baye eſt ſi grande qu'elle pourroit contenir pluſieurs milliers de Vaiſſeaux. Elle eſt environnée par tout de terres hautes, dont la veuë eſt fort agreable, & pluſieurs petites rivieres s'y viennent perdre. L'on s'occupe fort à la Baye à la peſche de la Balaine, depuis Juin juſques en Septembre: Peu de gens ignorent que ce poiſſon prodigieux ſe prend avec un petit dard, attaché à une forte fiſſelle; les Peſcheurs croiſent dans des Batteaux, pour obſerver quand la Balaine paroîtra; quand elle eſt bleſſée elle fuit, tant qu'elle eſt en vie

on lâche la corde qui tient le dard, quand elle a perdu tout ſon ſang elle meurt & nage ſur l'eau; l'on s'approche alors, & la marée étant haute on la tire à terre pour la depecer. L'on brûle dans tout le Breſil l'huile qui ſe tire de ce poiſſon, les Negres & les pauvres gens en mangent la chair, & l'on ne voit que rarement des perſonnes riches s'en nourrir.

Lors qu'on a avancé deux lieuës dans ce Port, l'on trouve la Ville qui porte le même nom: les Vaiſſeaux moüillent devant à une demie lieuë de terre. Cette Ville eſt à droit en entrant, elle eſt ſituée ſur une haute montagne, dont elle occupe le haut & le bas, ce qui fait que la plûpart de ſes ruës ſont en

penchant. Elle eſt la plus grande de celles que les Portugais poſſedent au Breſil, & le ſiege du principal Gouverneur de cette côte. Quoy qu'il n'ait pas d'autorité ſur les autres il marche devant tous, & l'on parloit, lors que j'y étois, que l'on y devoit envoyer un Viceroy, auſſi abſolu dans le Breſil, que celuy de Goa l'eſt aux Indes: l'on attendoit auſſi un Evêque pour remplir le Siege, qui vaquoit depuis pluſieurs années, & l'on croyoit que lorſque le Gouvernement ſeroit changé en Viceroyauté, l'Egliſe devindroit Metropolitaine. Il y a un Parlement, dont le reſſort s'étend par toute la côte, l'autorité n'en eſt pourtant pas tout à fait abſoluë, & les affaires criminelles

minelles ſont reſervées à celuy de Liſbonne, auſſi bien que les cauſes civiles, dont les ſommes paſſent mille livres. Cette Ville eſt grande & peuplée, les Egliſes y ſont magnifiques, le Palais du Gouverneur, qui occupe l'endroit le plus élevé, eſt ſuperbe, le Parlement s'y aſſemble; toutes les maiſons en ſont bien bâties, le commerce y attire toute ſorte de Nations, & l'on y trouve des marchandiſes de toutes les ſortes.

CHAPITRE XXVIII.

Mœurs du Pays.

JE ne ſçay ſi le libertinage eſt auſſi grand par tout le Breſil

qu'il l'eſt à la Baye de tous les Saints, où les femmes même qui paſſent pour avoir quelque vertu, ne font point de ſcrupule de parer leurs eſclaves, pour les mettre en état de vendre plus cher les infames plaiſirs qu'elles donnent, & l'on peut dire que le vice y regne ſouverainement. Tous les étrangers y ſont conſiderez, & particulierement les François : la jalouſie qu'ils cauſent les rend quelquefois odieux, & leur produit ſouvent de terribles affaires, ainſi qu'on le verra par l'exemple ſuivant.

Un jeune François, qui pratiquoit la Medecine au Breſil, fut appellé par une Dame pour traiter ſa fille qui étoit malade; comme elle étoit jeune, bien

faite, & riche, le Medecin n'épargna pas ſes ſoins pour la guerir promptement, il eut le bonheur de plaire à la malade & à ſa mere, de ſorte que la ſanté étant rétablie on luy propoſa de l'épouſer, & les Nopces ſe firent ſans éclat. La fortune de ce jeune homme luy attira des ennemis, qui exciterent un Gentilhomme, mary de la ſœur aînée de ſa femme à le faire aſſaſſiner, luy repreſentant qu'il y avoit de la lâcheté à ſouffrir dans ſa famille un jeune Chirurgien, qui uſurpoit le nom de Medecin, & qui peut-être étoit heretique. Cet homme qui avoit plus de richeſſes que de bon ſens, ſuivit les avis qu'on luy donna, ſe plaignant d'abord de la honte

qu'il recevoit, par une alliance si mépriſable; & n'oubliant rien pour inſpirer ſes ſentimens aux autres parens : mais les ayant trouvez plus moderez que luy, il vint à la Ville avec un nombre de ſes amis, attaqua de nuit la maiſon de ſa belle-ſœur & y maſſacra un jeune homme qu'ils prirent à la taille pour celuy qu'ils cherchoient, & qui s'étoit caché au premier bruit, ſe retirant aprés cette belle execution. Le monde accourut aux cris des femmes, & cette action paſſant auſſi-tôt aux oreilles du Juge criminel, il envoya des Gardes chez le François pour empêcher un ſecond attentat, qu'on fut ſur le point d'entreprendre, quand le Gentilhomme ſçut que le mort n'étoit pas

ſon beau frere. Pour éviter des ſuites plus fâcheuſes, il fallut que le François quittât le Breſil, & il partit pour Liſbonne, aprés avoir été gardé ſoigneuſement juſques à ſon embarquement. J'ay ſçu depuis, étant à Liſbonne, qu'il ſollicitoit un ordre du Prince pour y faire venir ſa femme avec les effets qu'elle avoit au Breſil.

CHAPITRE XXIX.

Départ du Breſil.

LA grande Flote qui part tous les ans de Liſbonne pour toutes les Villes du Breſil. arriva au mois de Juin : Le General alla au Rio de Janeiro

pour escorter les Vaisseaux qui y étoient envoyez, & cependant nous nous preparâmes à partir aussi-tôt qu'il seroit de retour, ce qui ne fut qu'à la fin du mois d'Aoust. Comme nous étions chargez & prests à faire voile dés que les Vaisseaux des derniers venus furent pourvus de rafraîchissemens nous levâmes les ancres & sortîmes au nombre de trente voiles, de la Baye de tous les Saints, le troisiéme Septembre au matin. Vingt-deux des Vaisseaux de nôtre Flote étoient pour Lisbonne, & huit pour la Ville de Porto.

Les vents commencerent à nous traverser dés le premier jour, & continuerent à nous être contraires prés d'un mois,

en ſorte que nous ne pûmes doubler le Cap de ſaint Auguſtin qu'à la fin de Septembre. Les Vaiſſeaux deſtinez pour le Porto étant les meilleurs voiliers de la Flote ſe ſeparerent de nous, dans l'eſperance d'arriver plûtoſt en Portugal, mais cette ſeparation leur coûta cher, & les Corſaires d'Alger en prirent deux, ainſi que nous l'apprîmes à nôtre arrivée à Liſbonne.

Le vent changea à la hauteur du Cap de ſaint Auguſtin, & nous fut favorable, juſques à celle du Cap de Vert. Ce fut à peu prés dans ce temps, que nous vîmes en paſſant l'Iſle appellée *Fernand de Norogna*, du nom de celuy qui en fit la découverte. Autrefois ceux qui manquoient d'eau y alloient

pour en faire, mais quelques voyageurs y ayant laissé des chiens, ces animaux y ont multiplié de telle sorte qu'ils l'ont renduë inaccessible.

Depuis les dix degrez où environ de la ligne, le vent changea encore, & nous fut opposé tout le reste du Voyage, mais comme il n'étoit pas violent, nous avancions toujours un peu, jusques à ce qu'une tempête épouventable nous battit sous le 36. degré, où plusieurs Vaisseaux de nôtre Flote perdirent des masts, des vergues & des voiles : Enfin aprés avoir bien souffert, nous découvrîmes à l'Est l'Isle *Terceira*, qui appartient aux Portugais, où leur Roy a été gardé long-temps, & d'où on ne l'auroit pas tiré,

ſi l'on n'eût apprehendé que quelqu'un l'enlevât. Ce fut le vingt-uniéme de Novembre que cette Terre parut à nos yeux; & ſi la ſaiſon n'eût pas été ſi rude nous nous y fuſſions rafraîchis : mais comme il n'y a point de Port, & que les Rades ne ſont pas ſeures, nous paſsâmes outre, & découvrîmes le ſoir du vingt-troiſiéme l'Iſle de ſaint Michel, devant laquelle nous paſsâmes la nuit à la Cape. Le lendemain tous les Vaiſſeaux envoyerent leurs Chaloupes à terre chercher des rafraîchiſſemens, ſans pourtant moüiller l'ancre, afin d'être plus preſts à faire voile, s'il ſe levoit quelque orage, ce qui eſt aſſez ordinaire dans cette ſaiſon. L'Iſle de ſaint Michel, la Terceira, &c.

les adjacentes, ſont aux Portugais, il s'y recueille beaucoup de bled, dont la meilleure partie ſe tranſporte en Portugal.

Nos Chaloupes étant revenuës le ſoir du vingt-quatriéme nous pourſuivîmes nôtre route avec un vent Noroüeſt qui ne dura pas long-temps, ſe changeant à l'Eſt, & puis au Sud, avec tant de force, que cette tempête me parut la plus cruelle de celles que j'avois veuës. Elle dura dix jours avec une violence inconcevable. Nôtre Vaiſſeau s'ouvrit & fit eau de toutes parts, tout ſembloit nous conduire à la mort, & quelque ſoin que nous priſſions de faire du bruit le jour, & d'allumer des feux pendant la nuit, l'obſcurité qui étoit preſque tou-

jours égale, & la grandeur de la tempête dispersa tous les Vaisseaux, & le nôtre resta seul, aprés avoir perdu toutes les voiles, à la reserve d'une Misene, que tout l'équipage offrit par vœu à la tres-sainte Vierge, dont nous éprouvâmes visiblement la protection dans cette rencontre. Nous étions dans un desordre qui ne se peut exprimer, & les vagues hautes comme des montagnes passoient continuellement par dessus nôtre Vaisseau. Le jour rendoit toutes ces choses en quelque façon supportables, mais nôtre trouble redoubloit la nuit, & nous étions toujours dans l'attente d'une mort cruelle. Un nouvel accident acheva de nous ôter l'esperance, & fit trembler

les plus intrepides.

Nous avions des masts de hune & des vergues, pour changer en cas de besoin, cela étoit fortement attaché au milieu du pont, & n'avoit point branlé depuis que nous étions en mer: Nos deux Chaloupes étoient là-dessus posées l'une dans l'autre, & la petite étoit pleine de cochons qu'on apportoit du Bresil pour en faire des presens en Portugal, parce qu'ils étoient d'une grandeur extraordinaire: le roulement du Vaisseau étant fort grand & ayant duré tant de jours, les cordes qui attachoient toutes ces choses se rompirent, & le tout suivit le mouvement du Navire, que nous crûmes être brisé au premier choc, que ces masts, ces

vergues, & ces batteaux donnerent contre le bord : chacun tourna alors ſes vœux vers le ciel, en attendant le dernier moment. Comme il y avoit parmy nous des perſonnes de differentes Nations, & que chacun ſe plaignoit, & invoquoit le ſecours du Ciel en ſa langue, cela formoit un bruit triſte & lugubre, qui augmentoit le trouble & la frayeur. Enfin l'on arrêta tout cela d'abord que le jour parut, parce que perſonne n'avoit oſé l'entreprendre pendant l'obſcurité, de peur de ſe faire écraſer, comme les pourceaux l'avoient été, & par la bonté Divine le temps s'éclaircit, le Soleil parut, les vents s'appaiſerent, & le danger ceſſa.

CHAPITRE XXX.

Suite du Voyage, & l'arrivée de la Floie à Lisbonne.

APrés avoir reparé tous les desordres que la tempête avoit causé, nous changeâmes plusieurs fois de route pour chercher les autres Vaisseaux, mais nos soins étant inutiles, nous mîmes le Cap sur la terre pour gagner le Port de Lisbonne.

Le soir de l'onziéme Decembre nôtre Sentinelle découvrit un grand Vaisseau qui venoit à nous, que nous apprehendâmes être un Corsaire d'Alger, ce qui obligea nos Officiers à se mettre en defense, si l'on les atta-

quoit ; la nuit qui ſurvint ne nous permit pas de reconnoître ce Navire ; & comme il porta le feu juſques au jour, nous en fîmes de même pour témoigner plus d'aſſeurance. Nous reſtâmes en veuë juſques au lendemain, & chaun ayant travaillé de ſon côté pour s'approcher nous reconnûmes que c'étoit un des Vaiſſeaux de la Flote. Nous allâmes de compagnie le reſte du jour, & le lendemain 13. du mois nous vîmes la terre de Portugal, & approchâmes ſur le ſoir de la Barre de Liſbonne, où nous ne pûmes entrer à cauſe que le vent devint contraire. Nous croisâmes devant ſans moüiller l'ancre, le reſte de la Flote ſe joignit à nous le 14. excepté deux, qui

arriverent quelques jours aprés, & le 15. au matin nous entrâmes heureusement dans le Port avec une joye qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer. Nous allâmes moüiller les ancres devant le Palais du Prince, qui étoit monté sur une terrasse pour nous voir entrer, pendant que le rivage étoit bordé d'une foule innombrable de peuple, qui solemnisoit nôtre arrivée par ses acclamations.

CHAPITRE XXXI.

Du Port de Lisbonne.

JE restay six mois à Lisbonne pour voir les beautez de cette grande Ville, j'eus l'honneur

d'y voir Monſieur Fabre, premier Medecin de la Reine de Portugal, de qui cette Princeſſe, & tous les grands du Royaume avoit une eſtime toute particuliere ; il eut la bonté de m'offrir ſa maiſon, & je receus de luy des ſervices ſi conſiderables, pendant mon ſejour en cette Ville, que le ſeul moyen qui me reſte pour les reconnoître eſt d'avoüer ingenuëment que je ne puis jamais le faire dignement.

Quoy qu'il y aille tous les jours des François à Liſbonne, & que ceux qui n'y ont pas été en puiſſent aiſement apprendre les particularitez par une infinité de Livres qui en traittent : j'eſpere cependant qu'on ne trouvera pas mauvais que j'en

diſe icy un mot en paſſant.

Le Tage, que les Portugais appellent *Tejo*, eſt aſſez fameux par ſa grandeur, & par l'or qui ſe trouve dans le ſable ſur lequel il roule ; il arroſe pluſieurs belles Provinces, paſſe au pied de la celebre Ville de Liſbonne & y forme un des plus beaux & des meilleurs Ports du monde.

Il eſt ſituée entre les trente-neuf & quarante degrez au Nord, on le reconnoît de loin par une montagne, qu'on aple *la Roqua*. Quand on paſſe la Barre, il faut prendre garde à des bancs de ſable qui y ſont du côté du Midy. L'on trouve avant que d'y arriver la Ville & le Fort de Caſcais ; cette Place eſt à cinq lieuës de Liſ-

bonne, bien gardée, & a un Port où il entre de grands Vaiſſeaux, mais qui n'y peuvent reſter ſeurement quand les vents d'Oüeſt & de Soroüeſt ſoufflent. Caſcais eſt un Marquiſat dont un des plus grands Seigneurs du Royaume porte le nom. L'on rencontre immediatement aprés cette Place la Barre dont le paſſage eſt dangereux, & où il n'eſt pas rare de voir perdre des Navires, quand on neglige de prendre des Pilotes du pays. Un peu aprés à deux lieuës de Caſcais il y a deux Forteresſes, dont l'une eſt bâtie ſur des Pilotis, au milieu de la riviere, & s'appelle *à Torre do Bougio* ; & l'autre eſt le Fort de ſaint Gian, ou ſaint Julian ; ces Places ſont bien

gardées, & c'eſt entre elles & ſous la portée de leur canon que doivent neceſſairement paſſer tous les Bâtimens qui vont à Liſbonne, ou qui en ſortent. A moitié chemin de là à la Ville, on voit la tour de Belem ou Bethléem bâtie dans la riviere, qui eſt étroite en cet endroit ; cette Place n'eſt pas moins bien gardée que les autres, & l'on y tient des Commis qui viſitent tous les Vaiſſeaux ſortant du Port, pour voir s'ils en ont le congé. Prés de cette Tour eſt un grand Bourg devant lequel les Navires moüillent en attendant leurs dernieres depêches. Il eſt bien peuplé, & l'on y trouve toute ſorte de rafraîchiſſemens. Il y a dans ce Bourg un Convent de

Bernardins, qui eſt une des plus rares pieces du pays, il eſt conſacré à Jeſus-Chriſt naiſſant, s'appelle Bethléem, & communique ce nom au Bourg & à la Tour; il fut autrefois fondé par le Roy Dom Manoel, ſous le regne duquel on découvrit les Indes Orientales, l'on voit dans l'Egliſe pluſieurs ſuperbes Mauſolées des Rois & Reines de Portugal.

De l'autre côté de la riviere & vis-à-vis de Bethléem il y a une grande maiſon où les Vaiſſeaux qui viennent de quelque pays ſoubçonné de peſte débarquent leurs marchandiſes pour y faire quarantaine. Depuis Bethléem juſques à la Ville on trouve grand nombre de belles maiſons, qui rendent l'entrée

CHAPITRE XXXII.

De Lisbonne.

LIsbonne eſt la Cour des Rois de Portugal, c'eſt une des plus belles & des plus riches Villes de l'Europe, on y trouve tout ce que les pays étrangers ont de plus precieux. Elle a ſept montagnes dans l'enceinte de ſes murailles; ſur l'une de ſes montagnes eſt le Château: il y a quantité de belles Egliſes & bien fondées. Celle des Jacobins eſt remarquable à cauſe d'une Chapelle, ſur l'Autel de laquelle eſt un grand Crucifix en relief enfermé d'u-

ne grille de fer, le tres-saint Sacrement y eſt toujours expoſé dans la playe du côté, & l'on voit ſix cierges de cire blanche & ſept lampes brûler continuellement devant. La Chapelle de la Cathedrale où le ſaint Sacrement repoſe eſt auſſi d'une magnificence extraordinaire.

L'on garde dans le Convent appellé *à Madre de Deos*, un Suaire de N. S. J. C. cette precieuſe relique eſt montrée au public, l'aprés midy du Vendredy Saint.

Les ruës de Liſbonne ſont fort étroites, il n'y a que celles qui ont éré bâties depuis peu où des Carroſſes puiſſent aller, & c'eſt peut-être pour cela que les Littieres ſont beaucoup plus en uſage.

Le Palais Royal eſt ſur le bord de la riviere, & tout auprés eſt la maiſon du Prince, qui ne l'a point encore quittée, parce qu'il ne peut occuper le Palais qu'en prenant le titre de Roy, que ſon frere porte encore, tout captif qu'il eſt dans le Château de Cinthra, à quatre ou cinq lieuës de Liſbonne. Devant ce Palais eſt la grande Place Royale, appellée *Terciro do Paco*, où ſe font ordinairement les courſes de bagues & de Taureaux.

Il y a dans Liſbonne pluſieurs autres grandes Places, de tres-belles maiſons, & quantité de fontaines, qui ne ſervent pas moins à l'embelliſſement de la Ville, qu'à la commodité des habitans. Les Portugais évitent

rent, autant qu'ils peuvent, la France pour les habillemens, leurs femmes ſont petites & propres, les Dames de la premiere qualité vont le viſage découvert, les autres ont des voiles, mais elles ſçavent bien le relever quand il leur eſt avantageux de ſe faire voir.

CHAPITRE DERNIER.

Départ de Lisbonne, & retour en France.

AYant veu ce qu'il y avoit de plus remarquable à Liſbonne, je m'embarquay ſur un Vaiſſeau de Bayonne qui partoit pour France; nous mouillâmes les ancres le 22. Juillet

1677. devant la Tour de Belem pour y faire voir nôtre congé, & le lendemain nous sortîmes en pleine mer ; mais le vent étant devenu contraire & violent la nuit suivante, nôtre mast de Misene se fendit, en sorte qu'il fallut relâcher pour le raccommoder. Nous ancrâmes le lendemain au petit Port de Cascais, où j'allay à terre avec le sieur du Casso Bayonnois, avec qui j'avois déja lié amitié : nous y restâmes jusques au vingt-huitiéme, qu'il se fallut rembarquer pour se mettre en mer. Le vent continuant à nous être contraire, il nous fallut aller fort au large ; nous doublâmes le Cap de Finisterre le quatriéme d'Aoust, & nous cotoyâmes les terres d'Espagne

jusques au quinziéme, que celles de France parurent, & en même temps un Vaisseau qui venoit sur nous. Comme nous n'étions que vingt-cinq hommes & que nous n'aviens que six petites pieces de canon, nous changeâmes de route; mais en fuyant celuy-là, nous en apperçûmes un autre, qui fit que nous reprîmes nôtre chemin, & courûmes sur terre à dessein d'y échoüer, si nous étions pressez. Nous passâmes la nuit dans des apprehensions continuelles, & le jour ayant paru nous ne vîmes plus qu'un des Vaisseaux: nous approchâmes alors de la Barre de Bayonne, qui est tres-dangereuse; cependant nous entrâmes heureusement dans la riviere. Ainsi aprés

tant de perils & de ſouffrances que traîne toujours aprés ſoy un long Voyage, j'eus la ſatisfaction de mettre pied à terre en France, le ſeiziéme d'Aouſt 1677.

Fin de la Relation.

TRAITE'
DES
MALADIES
PARTICULIERES
AUX PAYS
ORIENTAUX,
ET
DANS LA ROUTE,

Et de leurs Remedes.

Par M. C. D. D. E. M.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXXV.
Avec Privilege du Roy.

TRAITE'
DES MALADIES PARTICULIERES AUX PAYS ORIENTAUX,
ET DANS LA ROUTE,
Et de leurs Remedes.

CHAPITRE I.

Du Vomissement.

LE vomissement est le premier des maux qui arrivent à ceux qui s'embarquent; il est causé par le mou-

vement du Vaiſſeau, & par l'air ſalé de la mer.

Ce mal pour être commun, n'eſt pas toujours ſans danger, j'ay quelquefois veu des perſonnes en être ſi fatiguées, qu'il y avoit à craindre pour leur vie, & d'autres qui pendant un voyage de trois mois & demy, ne s'en pouvoient garentir qu'en gardant continuellement le lit.

Pour éviter le vomiſſement, il ſera bon de ſe purger avant que de s'embarquer, particulierement ſi l'on s'eſt adonné à la débauche. L'on peut en diminuer la violence ſi l'on eſt déja ſur mer, en gardant le repos, & ſe tenant entre les Ponts, pendant les premiers jours du voyage, ſans pourtant s'abſtenir de boire & de manger à

l'ordinaire, quand même on devroit le rendre auſſi-tôt, parce que l'on eſt bien moins fatigué en vomiſſant, l'eſtomach étant plein, que lors qu'étant vuide, il fait d'inutiles efforts, qui peuvent quelquefois cauſer de tres-dangereuſes Hemorragies.

L'on doit auſſi dans les commencemens ſe nourrir, s'il ſe peut, de viandes de bon ſuc, & de facile digeſtion, boire peu de vin, & ſe priver entierement d'eau de vie, l'experience faiſant voir qu'elle nuit beaucoup dans ces occaſions, bien loin d'y apporter du ſoulagement.

CHAPITRE II.

Du Scorbut ou mal de terre.

LE Scorbut, que nos Mariniers apellent mal de terre, eſt le plus cruel de ceux qui affligent les Voyageurs, il eſt contagieux, & celuy qui ſe contracte en mer ne ſe gueritjamais que ſur terre.

Les cauſes ordinaires de cette maladie ſont, l'air ſec & brûlant de la mer, les alimens ſalez, & par conſequent de mauvais ſuc, le chagrin qui ſuit preſque toujours, ceux qui ſont dans de longues routes, la ſoif que l'on ſouffre aſſez ſouvent, lorſque l'on a plus de beſoin de

boire, & le peu de ſoin que les Matelots ont de ſe tenir propres.

Les Officiers & les autres perſonnes de quelque autorité, ſont moins ſujettes à ce mal que le commun des gens de mer, parce qu'elles ſe nourriſſent de meilleures viandes, & ont plus de ſoin & de moyen de changer ſouvent de linge.

Le Scorbut commence preſque toujours à paroître aux gencives, qui deviennent enflées, noires, & puantes, en ſorte que non ſeulement il y faut faire de profondes inciſions, mais encore en ôter ſouvent une quantité conſiderable de chair baveuſe & corrompuë, & déchauſſer ſi fort les dents, que l'on les voit toutes trembler & quel-

quefois tomber.

Ce mal ſe fait encore voir, par des noirceurs qui viennent aux bras, jambes, & cuiſſes, & enfin par tout le corps, ſur quoy il faut remarquer que la maladie eſt d'autant plus dangereuſe que ces taches ſont plus étenduës & plus approchantes du cœur.

Cette corruption des gencives & des autres parties, eſt precedée, ou du moins immediatement accompagnée de dégoûts, laſſitudes, defaillances, ſyncopes, douleurs de tête, des bras & des jambes, flux de ventre, mais rarement de fievre apparente, le poux ne marquant preſque jamais que peu ou point d'émotion.

Le ſang devenu terreſtre &

grossier, par les raisons que j'ay cy-devant dites, ne pouvant plus librement circuler dans les petits vaisseaux, qui sont répandus dans les gencives, dans les extremitez, & dans toute la peau; commence à s'y arrêter, & ces parties ne recevant plus d'esprits, il n'est pas surprenant que la corruption s'y mette, d'où procedent les tumeurs & les noirceurs, & à proportion que cette corruption s'augmente & s'approche du centre, la circulation venant à être empêchée dans les plus grands vaisseaux; l'on voit croître la violence des accidens, particulierement les syncopes devenir frequentes, qui sont pour l'ordinaire les presages asseurez d'une mort prochaine.

Pour éviter ce mal, qui desole les équipages, les Officiers d'un Vaisseau doivent lorsqu'ils s'embarquent, prendre garde de ne recevoir que de bonnes vituailles, & non pas du biscuit moisi & des viandes corrompuës, pour n'oser contredire à ceux qui les leur fournissent, ou pour épargner quelque chose, si eux-mêmes les achetent.

Ils doivent aussi avoir soin lorsqu'ils sont en mer, de tenir leur Vaisseau bien net, le faisant balayer & laver tous les jours avec de l'eau salée, l'arrosant & le parfumant aussi deux ou trois fois la semaine, avec de fort vinaigre, pour purifier l'air & le rendre plus subtil.

Les particuliers doivent, s'il

leur eſt poſſible, faire proviſion de jus de Citron, de Verjus, Roſſolis, confitures, & fruits ſecs, particulierement de pruneaux, s'abſtenir autant que faire ſe pourra, d'alimens gâtez, de chair & de poiſſon, s'ils ne ſont frais, ou bien déſalez; manger ſouvez du ris, de l'orge, du gruo avec des pruneaux & de la boüillie; boire de bon vin bien trempé, & ne point endurer de ſoif, ſi faire ſe peut, changer de linge, ſe laver tres-ſouvent la bouche & le corps, pour en ôter l'ordure qui s'engendre aiſément lorſque l'on ſuë beaucoup, & qui empêchant la tranſpiration, ne contribuë pas peu à la production du Scorbut.

Mais ſi l'on en eſt déja atta-

qué, & qu'il paroiſſe aux gencives par quelque legere noirceur, il ne faut rien negliger parce que ce mal fait de tres-grands progrés en peu de temps; il ſera bon, ſi l'on abonde en ſang, d'en tirer d'abord deux petites paletes, pour luy donner plus de facilité de circuler, ſans toutefois ôter les forces, dont on a pour lors un tres-grand beſoin, l'on pourra enſuite ſe purger, laiſſant quelques jours entre ces deux remedes. Les lavemens ſeroient d'un grand ſecours, ſi l'on en pouvoit prendre frequemment, mais cela n'eſt gueres poſſible ſur mer, où l'on ménage trop l'eau, pour l'employer à cet uſage.

Il faut enſuite prendre du jus

de citron ou du vinaigre, avec du ſel, & s'en laver ſoigneuſement la bouche, frottant les gencives aſſez fort pour en tirer à chaque fois le ſang groſſier qui y eſt arrêté.

Si le mal ſe fait voir par des lividitez des bras, des jambes, & des cuiſſes, il les faut ſouvent laver avec de l'eau de mer, chaude, & les frotter aſſez rudement pour exciter une legere douleur, il eſt auſſi tres-utile de les étuver avec du ſang de Marſoin, lorſque l'on en prend, l'experience ayant fait voir qu'il a une proprieté particuliere, pour empêcher le progrez de ce mal, qui eſt tout ce qu'on peut eſperer tandis qu'on eſt en mer, n'étant pas poſſible de le guerir parfaitement, que

sur la terre, où tous ceux qui ont le bonheur d'arriver recouvrent infailliblement la santé en peu de temps, & presque sans le secours des remedes, pourveu qu'il leur reste assez de force & de vigueur pour supporter les syncopes, & les autres accidens violens, que leur cause le changement d'air.

Enfin si malgré les remedes le mal augmente, & si le cœur est déja infecté par les vapeurs malignes, qui luy sont envoyées des parties où est la corruption il faut se servir des cordiaux de toutes sortes, dont on ne manque pas de faire provision lors que l'on va en de longs voyages ; mais sur tout, d'abord qu'on s'apperçoit du Scorbut il faut entierement s'abstenir de s

legumes groſſiers, ne manger rien de ſalé, & ſi l'on n'a ny chair ny poiſſon frais, ne ſe nourrir pendant le reſte du voyage que de ris, d'orge, & de gruo, & je puis aſſurer que ce regime de vivre eſt ſeul ſuffiſant, avec un peu de bon vin bien trempé, pour arrêter le cours du mal, ce que tous les cordiaux enſemble ne ſçauroient faire, ſi l'on ne s'abſtient des alimens ſalez & de mauvais ſuc.

Il eſt avantageux aux malades de deſcendre à terre dans un pays chaud, ou dans la ſaiſon de l'Eté, & s'il arrivoit au contraire que le Vaiſſeau moüillât dans un endroit où il fit froid; il faudroit les enfermer & les tenir bien chaudement, parce que la ſueur aide fort à leur gue-

riſon ; laquelle doit d'ailleurs preſque toute conſiſter dans le bon regime, ne leur donnant que des viandes de bon ſuc & de facile digeſtion.

Il eſt utile, lorſqu'ils commencent à ſe rétablir, de les ſeigner, purger, baigner dans l'eau tiede, & leur donner des lavemens, qui leur profitent preſque autant que tout le reſte.

CHAPITRE III.

Des coliques de Madagaſcar.

CEux des nôtres qui aimoient le vin, n'en trouvant pas dans l'Iſle Dauphine, faiſoient leurs débauches avec de l'eau

de vie, ce qui joint aux chaleurs du climat & aux frequens voyages qu'ils faisoient dans l'Isle, échauffant la bile, produisoit ensuite les violentes coliques dont ils étoient si souvent attaquez, & que ceux qui vivoient sobrement ne ressentoient que rarement, ou foiblement.

Ces coliques sont de celles qu'on appelle en France, de Poitou, elles étoient accompagnées de fievre, grande alteration, épreinte, & quelquefois difficulté d'uriner. La violence des douleurs causoit souvent des convulsions & des paralysies en diverses parties du corps, qui duroient même quelquefois long-temps aprés que la colique avoit cessé.

Pour la guerison de ce fâ-

cheux mal, l'on faiſoit heureuſement les ſaignées du pied, l'on employoit avec un pareil ſuccez les lavemens anodins, les fomentations, les demy-bains tiedes, & les pilules de Laudanum, ſans leſquelles les malades n'avoient preſque jamais de repos. Mais comme les humeurs étoient fortement enracinées dans les tuniques des inteſtins, les remedes plus efficaces ne faiſoient qu'irriter le mal, & il falloit s'abſtenir des purgations même les plus benignes, l'experience faiſant voir qu'on ne les pouvoit ſeurement mettre en uſage, tant que les douleurs ſe faiſoient ſentir.

Les Negres qui ne ſont pas ſi incommodez de la chaleur, que les nôtres qui font les voya-

ges avec bien moins de fatigue, & qui n'ayant point d'autre eau de vie que celle que nous leur donnions, n'en beuvoient que rarement, & en petite quantité, n'étoient pas si sujets aux coliques que les François, & en étoient gueris avec plus de facilité.

CHAPITRE IV.

De la maladie Venerienne en l'Isle Dauphine.

CEtte maladie & tous ses symptomes n'étoient pas moins communs, parmy les François que chez les Negres, les uns & les autres étant également débauchez, les nôtres

ſe faiſoient guerir par les Chirurgiens de la Compagnie avec les remedes ordinaires.

Les Negres ne ſont point de cas des precurſeurs de ce mal, que je ne nomme pas pour raiſon, & ils ne ſongent à ſe faire traiter que quand ils ſont tout-à-fait infectez, & qu'il n'y a plus lieu de differer.

Le Mercure, l'Eſquine & le Gajac leur ſont inconnus. Si le mal eſt recent, ils n'uſent que de purgations, & s'excitent à ſuer; & s'il eſt invēteré ils appliquent un fer rouge, aſſez grand pour brûler la plante des pieds & y faire une profonde eſcarre, laquelle étant tombée ils laiſſent ſupurer les ulceres pendant trente ou quarante jours, gardans cependant une

une tres exacte diete, & prétendent par ce moyen évacuer toute l'humeur verolique & être parfaitement gueris ; mais comme ces Insulaires sont fort intemperans. L'on ne peut sçavoir au vray s'ils sont parfaitement gueris, par l'usage de ce cruel remede.

CHAPITRE V.

Des Maladies des Indes, & premierement des fiévres.

LEs Fiévres malignes sont rares dans les Indes, les simples continuës y sont plus frequentes, entre les intermittantes les tierces & doubles tierces sont les plus com-

munes, leur guerison eſt difficile & preſque jamais elles ne ſont ſans danger.

Les Medecins Gentils, que l'on appelle, Pandites, ſont gens ſans étude, ſans ſcience, & ſans aucune lumiere de l'anatomie, qui n'ont pour toute connoiſſance, qu'un certain nombre de receptes que leurs peres leur ont laiſſé par ſucceſſion, leſquelles ils employent ſans y rien changer, toutes les fois que les Maladies pour leſquelles elles ſont propres, ſe preſentent ſans avoir aucun égard à l'âge, au ſexe, au temperamment, & aux forces de leurs malades. Ils ſont fort timides & laiſſent ſouvent perir des perſonnes pour n'oſer ſe ſervir d'un remede qui leur pa-

roit douteux, lors même qu'ils jugent le mal mortel & la gueriſon impoſſible ſans cela.

Cependant la longue experience qu'ils ont du pays, fait qu'ils reüſſiſſent ſouvent mieux que les Etrangers, & que ceux-cy ſont obligez en certaines occaſions de ſuivre leur methode, s'ils ne veulent ſe mettre en un peril évident d'avoir un mauvais ſuccez.

L'on ne donne jamais aux febricitans, dans les Indes, ny chair, ny œufs, ny boüillon gras, & ce ſeroit riſquer la vie du malade, que de faire autrement: l'on ne leur donne pour boiſſon que de l'eau ſimple, & pour nourriture, que du Cangé, qui ſera fait en la maniere ſuivante.

L'on fait boüillir demie livre

de ris, dans quatre ou cinq pintes d'eau, jusques à ce que le ris soit bien crevé, ce qui arrive dans moins d'une heure, l'on passe alors le tout à travers un linge, exprimant fortement le ris, pour en tirer toute la substance, & cela devient en consistance d'une boüillie claire. L'on donne de ce Cangé, aux malades cinq ou six fois par jour, environ une petite écuelée à chaque fois, le faisant chauffer quand on le doit prendre, & y mettant un grain de sel pour luy donner un peu de goût. Je diray plus bas dans quelles occasions on met du poivre dans les Cangez.

Le Cangé ne sert pas moins à desalterer les malades qu'à les nourrir, il ne fait pas tant de

corruption comme nos boüillons & nos consommez, & il me semble que ce regime a bien plus de rapport à celuy des Anciens, qu'à celui qui est en usage parmi nous, plustost par la complaisance des Medecins que par leur ordre, en effet n'est-ce pas une chose étrange de voir des personnes prendre beaucoup plus de nourriture étant malades qu'elles ne faisoient en parfaite santé, puisque sept ou huit consommez & les œufs frais qu'on leur donne dans leurs plus violentes maladies, ont bien plus de suc & beaucoup meilleur, qu'un peu de pain & de viande qu'elles mangeoient lorsqu'elles se portoient bien. Le Cangé a encore cela de bon qu'il ne degouste pas les mala-

des comme font les boüillons, lesquels ne peuvent gueres produire de bons effets étans pris avec tant d'averſion & de repugnance.

Si la fiévre eſt continuë, l'on ne donne que du Cangé aux malades, ſi elle eſt intermittante, l'on luy permet de manger au temps du repos, un peu de pain & des confitures, mais jamais de viande ni d'œufs, ſinon aprés que la fiévre a entierement ceſſé & qu'il n'y a plus de recidive à apprehender.

La Saignée eſt fort uſitée dans les Indes, on la fait avec un heureux ſuccez, & l'experience qu'on a de ſon utilité, fait qu'un Pandite, la fait reïterer juſques à vingt fois, ſans que les malades en murmurent, étant bien

plus obeïſſans aux ordres de leur Medecin, qu'on ne l'eſt en France, où les malades, les parens, & les gardes preſcrivent pour l'ordinaire au Medecin ce qu'il doit ordonner.

La Saignée du pied ſe fait fort communément, & avec beaucoup de fruit, & j'ay remarqué que non ſeulement aux Indes, mais encor dans tous les autres pays où j'ay été, & en France même il y a peu de maladies où elle ne ſoit plus utile que celle du bras.

Les Indiens ſe ſervent de corners & de ſangſuës, dans les maladies où il n'eſt pas ſeur de ſeigner.

Les Lavemens ſont fort en uſage, & comme l'on les compoſe, avec le ſené, la caſſe, &

les tamarins, de même que les purgations, l'effet des uns n'eſt gueres moindre que celuy des autres, où l'on n'ajoute d'extraordinaire que des ſyrops ſimples, de chicorée, de roſes, de limons ou de capilaires. Les remedes Chimiques ſont inconnus aux Pandites, qui ſont ſurpris, lorſqu'ils voyent un Etranger, faire de ſi grandes évacuations, avec des remedes de ſi peu d'apparence.

Les Pandites, voyant un febricitant rendre les urines blanches, aſſeurent auſſi-tôt, que la fiévre procede de cauſe froide, & ſans avoir égard au delire, & à la phreneſie, qui ſont ordinairement marquez par ces ſortes d'urines. Ils donnent du poivre aux malades dans leurs Can-

gez, & leur en appliquent en quantité, ſur la tête pour rechauffer le cerveau, qu'ils diſent être refroidy, n'ordonnant la ſaignée qu'aprés que les urines paroiſſent colorées ; auſſi puis-je aſſeurer que de ceux qui entrent en delire avant que d'avoir été ſeignez, qui font des urines de cette ſorte, l'on en voit rarement échaper, s'ils n'ont le bon-heur de tomber entre les mains de quelque Européen, qui raiſonne plus juſte que ces Gentils ; ſur quoy je rapporteray un exemple.

J'étois à Daman depuis quelques mois & malgré l'envie des Pandites, j'étois appellé dans les meilleurs Maiſons de la Ville. J'avois déja traité avec un heureux ſuccez la fille aînée

d'une des premieres Dames du pays, cependant une de ſes petites filles, qu'elle aymoit tendrement, étoit malade d'une fiévre continuë avec delire, ſans que je l'euſſe veuë, cette Dame en étant détournée par un Pandite qui la ſervoit depuis longtemps, mais les choſes allant de pis en pis, elle refolut de m'appeller à l'inſceu du Gentil, j'y allay le neuviéme jour de la fiévre, & la trouvant violente auſſi bien que le delire, & les urines blanches, deſquelles je tirois une conſequence bien differente de celle du Pandite; aprés avoir remontré le danger où étoit la malade, âgée ſeulement de ſept ans, j'ordonnay la ſaignée: l'Indien arriva dans ce moment, & ſoû-

tint en ma presence que la cause de la fiévre étant froide, la petite mourroit infailliblement si l'on la seignoit, je mépriſay ces foibles raiſons & mon ſentiment étant ſuivy, je retranchay d'abord le poivre des Cangez, en fis ôter plus de demie livre ſubtilement batu, qui étoit ſur la tête de la malade, je fis reïterer la ſaignée juſques à ſix fois, & la fiévre ayant ceſſé, aprés quelques purgations la petite revint en parfaite ſanté, contre le ſentiment de ce Gentil, qui avoit aſſeuré ſa perte infaillible.

CHAPITRE VI.

Du Mordechi.

LA maladie que les Orientaux appellent Mordechi, n'eſt proprement qu'une indigeſtion, elle eſt frequente dans les Indes, où les chaleurs & les ſueurs continuelles rendent les eſtomachs débilles, elle n'eſt pas pour cela moins dangereuſe, & l'on en voit tres-ſouvent mourir des perſonnes, en peu d'heures, ſi elles ne ſont promptement ſecouruës.

Les excez du boire & du manger, & les alimens de difficile digeſtion, pris particulierement le ſoir, ſont les cauſes ordinai-

res de ce mal. Ses signes sont grande alteration, douleur de tête, inquietudes, fiévres, delire, flux de ventre & vomissement : le poux est fort & inégal, les urines rouges ou blanches mais toujours claires, tous ces signes ne se rencontrent pas toujours dàns un même sujet, mais comme le mal est dangereux, il ne faut rien negliger aussi-tôt qu'on a lieu de le soupçonner.

Le premier & le principal remede que l'on fait à ceux que l'on croit ou que l'on craint être attaquez du Mordechi, est de leur brûler les pieds, en appliquant un fer rouge & délié comme une broche, en travers sous le talon à l'endroit le plus calleux, l'y laissant seulement,

jusques à ce que le malade ait témoigné par ses cris qu'il l'a senty, l'on l'ôte d'abord, frapant quelques coups sur le lieu brûlé, avec une pantoufle, pour empêcher qu'il ne s'éleve des vessies, sans y rien mettre davantage.

L'application de ce fer ne fait pas un grand mal, & pourveu qu'on ne soit pas empeschés par d'autres raisons, l'on peut marcher aprés, aussi librement qu'auparavant, neantmoins elle arreste la violence du Mordechi, en dissipe souvent tous les accidens sur le champ, & s'il arrive que la fiévre continuë encore, elle peut estre traitée sans danger avec les remedes ordinaires.

C'est encore dans ces sortes

de fiévres, que les Indiens mettent beaucoup de poivre dans les Cangez des malades, auſſi bien que ſur leur teſte, & ce n'eſt ordinairement que par ce regime & par la brûlure, qu'ils la gueriſſent ſans y employer la ſaignée, qui ſeroit infailliblement mortelle dans les commencemens, & la purgation n'eſt miſe en uſage s'il arrive qu'elle ſoit neceſſaire, qu'aprés que la violence du mal eſt diſſipée & qu'il n'y a plus du tout de fiévre.

Je ne doute pas que bien des gens ne trouvent bizarre cette maniere de brûler les pieds, & ne la mépriſent peut-eſtre, veu le peu de rapport qu'elle paroît avoir avec le mal, pour la gueriſon duquel elle eſt

employée. J'ay eu les meſme ſentimens en arrivant aux Indes, mais il a fallu ſe rendre à l'experience, & je l'ay pratiquée tant ſur moy que ſur beaucoup d'autres, toujours avec un heureux ſuccez, aprés avoir inutilement tenté la gueriſon de quelques perſonnes attaquées de ce mal, ſans y employer ce remede.

CHAPITRE VII.

Des flux de ventre.

LEs flux de ventre, de toutes les eſpeces, ſont frequens, contagieux, de gueriſon difficile, dangereux, & ſouvent mortels, non ſeulement

dans les Indes, mais encor dans la route. Quoy que les Indiens soient attaquez de ce mal, les Européens y sont plus sujets, & en gueriſſent plus difficilement à cauſe de leurs excez de vin & d'eau de vie, qui ne sont pas en uſage chez la pluſpart des Orientaux.

Si la diſſenterie eſt accompagnée de fiévre, ce qui arrive ordinairement, les Pandites ne donnent à leurs malades que du Cangé & du ris fort cuit, ſans ſel, avec égale quantité de lait caillé aigri, ce qu'ils prérendent eſtre un remede ſouverain pour ce mal, & duquel cependant je n'ay jamais veu que de funeſtes effets; ils reïterent pluſieurs fois la ſaignée, ne purgent point du tout, &

ne ſe ſervent pas meſme de lavements anodins, quelques violentes que ſoient les épreintes ou les tranchées, de crainte, diſent-ils, d'augmenter le mal, ils n'employent que des remedes purement-aſtringens, pour arreſter promptement le flux de ventre, ſans remedier à la cauſe, & enfin comme les malades tombent preſque toujours dans une inſomnie fâcheuſe, par la vehemence des douleurs ils leur donnent pluſieurs priſes d'Opium; ſans aucune preparation, en mettant juſques à dix grains pour chaque doſe.

Quoy que les Indiens ſoient accoutumez à l'Opium, les Pandites ne voyent que tres peu des leurs gueris par ſon moyen, non plus que par leurs autres

remedes ; mais si cette methode est pernicieuse aux Orientaux, elle a été encore plus funeste à ceux de nôtre Nation, qui ont voulu hasarder de se faire traiter par ces Medecins Gentils, & je puis asseurer n'avoir jamais veu entre leurs mains aucun des nôtres malade de dissenterie, qui n'y ait pery. Ce que les personnes qui connoissent l'effet de l'Opium, n'auront pas de peine à croire, c'est pourquoy j'ay toujours eu une si grande repugnance, à me conformer aux manieres cruelles de ces Gentils, que j'ay plûtôt souffert que ceux que je traitois, les appellassent & receussent leurs remedes de leurs propres mains, que de les donner moy-même. Ainsi qu'il arriva pen-

dant mon ſejour dans le Malabar, à un Religieux que je traitois, qui étant malade, d'une grande diſſenterie avec fiévre, voyant que les remedes qu'il avoit pris juſques alors, ne le gueriſſoient pas, me pria d'agréer, qu'on appellât un Pandire, lequel étant venu fit prendre au Pere cinq ou ſix priſes d'Opium, mêlé avec de l'huile & du jagre, par le moyen duquel, la maladie prit fin par la mort du malade.

J'avois d'ailleurs un ſenſible déplaiſir, de voir le peu d'effet que produiſoient les remedes dont je me ſervois, & un tres-grand deſir d'en découvrir qui procuraſſent efficacement la gueriſon de mes malades. Je voyois des Portugais

qui ne se servoient que de Cangez, de ris, de pain & d'eau ferrée, pour le regime de vivre, dans les flux de ventre, & qui n'admettoient que des remedes astringens, aprés quelques legers purgatifs, rejettans entierement le caillé & l'Opium des Pandites. Cette methode me paroissoit plus seure que celle des Indiens, mais elle ne me satisfaisoit pas.

Enfin j'eus le bon-heur d'apprendre d'une personne qui étoit dans les Indes depuis plusieurs années, un remede facile à preparer & à prendre, par le moyen duquel, avec le regime qui luy est propre, j'ay guery un tres-grand nombre de personnes aux Indes, dans la route, & en France depuis mon retour.

Il eſt vray que comme diverſes cauſes peuvent produire le flux de ventre, il y a quelque changement à faire tant au remede qu'au regime, mais cela n'eſt pas mal aiſé, & pourveu qu'un malade, ne ſoit pas dans la derniere extremité, de quelque nature que ſoit ſon mal, il peut guerir par ce moyen.

CHAPITRE VIII.

De ceux que les Portugais appellent Esfalfados.

L'On voit ſouvent dans les Indes de ces ſortes de malades que les Portugais appellent, Esfalfados ; ce ſont des perſonnes qui ont épuiſé leurs

forces aux débauches des femmes ; ce qui n'eſt pas difficile dans un climat, où par les ſueurs continuelles, il ſe fait une grande diſſipation des eſprits : Les Indiens qui ſont plus moderez que les Portugais ſont auſſi plus rarement attaquez de cette incommodité.

La cauſe eſt ce que j'ay déja dit ; les ſignes ſont, grande ſeichereſſe, chaleur, alteration, inſomnie, naufée & fiévre continuë, le poux eſt inégal paroiſſant tantôt fort & élevé, & tout à coup ſi foible, qu'on a peine à trouver : les urines fort rouges mais toujours claires.

Comme ce mal eſt commun & qu'en ordonnant des remedes contraires, on feroit des fautes irreparables, le prudent

Medecin doit ſoigneuſement interroger en particulier ſon malade touchant ſa conduite, ſur tout ſi c'eſt quelque jeune homme qui n'oſe s'expliquer en preſence de ſes parens, parce que la fiévre trompe ſouvent des Medecins, & l'on a veu des perſonnes mourir, pour avoir été ſaignées ſeulement une fois en cét état.

Toute la gueriſon conſiſte à rétablir les forces en nouriſſant les malades avec des viandes de bon ſuc & de facile digeſtion, comme de bons conſommez, des œufs frais, & des panades faites avec le ſuc des viandes exprimées ; il leur faut donner pour breuvage de bon vin, plus ou moins trempé, ſuivant qu'ils y ſont accoutumez, & non pas de

de l'eau ny de la prisanne, sans avoir aucune apprehension d'augmenter la fiévre, puisqu'au contraire cela sert à la dissiper bien-tôt.

CHAPITRE IX.

De la petite Verole.

L'On ne connoît point d'autre peste aux Indes que la petite verole, elle y est contagieuse comme en Europe, & quoy qu'elle dût y être moins dangereuse, à cause que la chaleur ouvrant les pores facilite l'expulsion du venin, elle y fait neantmoins de plus grands ravages, parce que les Pandites n'aydant jamais la nature, par

aucun remede elle ſuccombe ſouvent ſous le poids des humeurs. Ces Gentils étoient tous ſcandaliſez, de nous voir ordonner la ſaignée & les lavemens, avant l'eruption des puſtules, & quoy qu'ils en viſſent un heureux ſuccez, ils ne pouvoient ſe reſoudre à imiter nôtre conduite.

Les Malabares ſont plus cruels que tous les autres Orientaux, envers ceux qui ont la petite verole, & non contens de ne les pas ſecourir, crainte de gagner le mal, ils mettent les malades dehors & loin des maiſons, les expoſent ſous quelque arbre, & n'en prennent point d'autre ſoin, que celuy de leur porter tous les jours du Cangé, qu'ils laiſſent prés d'eux,

sans le leur faire prendre, ne les touchant point qu'ils ne soient entierement gueris & cela fait, comme on le peut aisement juger, que la plusparr en meurent.

CHAPITRE X.

Des morsures de Couleuvres.

ENtre les Couleuvres des Indes, quelques unes sont si pernicieuses, que ceux qui sont infectez de leur venin, meurent aussi tôt, sans qu'il soit possible de les secourir : telles sont les vertes, dont j'ay parlé dans ma Relation du Malabar. Le poison des autres étant plus lent, donne le temps d'y reme-

dier. L'on ſe ſert dans l'Inde d'une pierre que l'on dit ſe trouver dans la tête de quelques Couleuvres, & que pour cette raiſon on appelle en Portugais, *Pedra de Cobre*, ou pierre de Couleuvre; l'on l'applique ſur la playe, où elle s'attache, ſans qu'il ſoit beſoin de l'y faire tenir, & lors qu'elle eſt imbibée d'autant de poiſon qu'elle en peut contenir, elle tombe d'elle-même, l'on la met dans du lait, où elle ſe décharge, de ce qu'elle a attiré, & l'on continuë ainſi à l'appliquer, juſques à ce qu'elle ne s'y tienne plus d'elle-même, ce qui marque qu'il n'y a plus de danger. Lors qu'on a mis cette pierre dans le lait, elle y laiſſe tout le venin, & le lait paroît remply d'ordu-

res, & chargé de diverſes couleurs. J'ay ſouvent veu l'effet de ces pierres, l'on en trouve peu de bonnes, & beaucoup de contrefaites, qui n'ont aucune vertu. Ainſi lorſqu'on n'a pas une bonne pierre, & qu'on a été mordu d'une couleuvre, il faut promptement ſcarifier la partie, puis tirer le ſang avec un cornet ou une ventouſe, mettre ſur la playe des remedes propres à attirer continuellement le venin au dehors, la laiſſer long-temps ouverte, faire diete, mettre toujours du jus de citron dans ce que l'on mange, boire de bon vin, & uſer frequemment de la poudre de vipere, ſi l'on en a : ce ſont là ce me ſemble les meilleurs cordiaux dont on peut uſer en

ces occasions.

Comme le poison de ces animaux est extremement subtil, & que le cœur est souvent infecté avant qu'on ait pû faire de remedes, l'on voit perir miserablement un tres-grand nombre de personnes.

C'est la connoissance du danger qui porte quelquefois des gens, à se couper eux-mêmes les parties offensées ; ainsi que le fit un certain Naher, pendant mon séjour à Tilscery, cét homme ayant un peu trop bû de Tary, trouva une petite Couleuvre Capel, la prit par la queuë & s'en joüa si longtemps qu'enfin elle le mordit au doit indice, le Naher malgré son yvrognerie, connoissant le danger où il étoit de perdre la

vie, tua le ſerpent, & ſe coupa le doigt ſur le champ.

CHAPITRE XI.

Du mal que les Portugais appellent Bicho.

LE mot de *Bicho*, en Portugais, ſignifie un ver de de terre, ou une petite bête : l'on s'en ſert auſſi pour exprimer trois differentes incommoditez qui ſont particulieres au Breſil. La premiere eſt cauſée par une eſpece de ver fort long & délié, lequel s'engendre dans les jambes, y cauſe de cruelles douleurs, produit des ulceres avec grande corruption ; & enfin la gangrenne, ſi l'on neglige d'y

remedier, en ouvrant legerement la peau, & tirant le ver, le tournant au tour d'une éguille, ou d'une petite brochete, doucement de crainte qu'il ne ſe coupe, parce qu'il ne peut plus être tiré ſans faire une grande ouuerture ; lorſqu'il eſt dehors, il faut deterger l'ulcere & le cicatrifer avec les remedes ordinaires.

Le Bicho de la ſeconde eſpece, eſt un ſi petit ver, qu'il eſt imperceptible aux yeux les plus clairs voyans. Il s'en trouve quantité dans les maſures, dans les lieux où l'on bâtit, & dans tous ceux où il y a de l'ordure & de la pouſſiere : ils s'attachent aux pieds, entrent par les pores ſans ſe faire ſentir, ſe mettent entre la peau & la

chair, & ſouvent entre les ongles. Les Negres & les Breſiliens qui vont pieds nuds, en prennent facilement, & les Européens, pour avoir des bas & des ſouliers, n'en ſont pas pourtant exempts. Ces petits vers ne font d'abord aucune douleur, & ſi l'on n'a un grand ſoin de viſiter tous les jours ſes pieds, l'on ſeroit long-temps ſans s'en appercevoir : ils croiſſent dans la peau, ſont gros comme un pois dans quinze jours, & ſe font remarquer par leur couleur noire. Il les faut ôter ſi-tôt qu'on s'en apperçoit, parce que plus ils ſont gros plus il y a de difficulté à les tirer, & que par un long ſéjour ils corrompent la partie, & y font des ulceres ſi malins, que l'on voit aſſez ſouvent des Ne-

gres avoir les pieds tous déchar-nez, & les os découverts. L'on ne peut ſe garantir de ces pe-tits vers, tout le monde en pre-nant indifferemment, mais ceux qui ont ſoin d'y prendre garde, n'en ſouffrent pas beaucoup, en les tirant de bonne heure ; s'ils ont cauſé de la corruption & fait des ulceres, ils doivent être gueris par les remedes ordinai-res ; aprés en avoir ôté tous les vers, ou les ayant fait mourir avec du tabac pulveriſé.

Les Portugais habituez au Breſil appellent encore Bicho, une inflammation du fonde-ment, qui eſt également fre-quente & dangereuſe dans ce pays, elle eſt toujours ſuivie du mal de tête, d'épreintes, gran-de chaleur en la partie malade,

& quelquefois de la fiévre. Si l'on la neglige il s'y fait en peu de jours des ulceres venimeux, qui ont donné lieu au nom de Bicho.

Ceux qui se lavent souvent ces parties, sont moins sujets à cette incommodité que ceux qui ne le font pas. D'abord qu'on s'en croit attaqué, il faut étuver plusieurs fois le jour, sa partie avec une décoction de limons, à laquelle on ajoutera quelques grains de sel. L'on introduit aussi heureusement dans l'Entistin, des petits quartiers de limon, & cela arrête quelque fois le mal tout court dans son commencement ; s'il y a déja une corruption notable, l'on a de coutume de détremper de la poudre à canon

dans de l'eau rose, ou de l'eau de plantain, & de ce liniment l'on en imbibe de petits linges, que l'on met dans le fondement. Aprés l'avoir bien étuvé avec la décoction de limons, encore bien qu'il y eût de la fiévre, il faut bien se donner de garde de saigner, dans cette occasion, l'experience ayant fait connoître que ce remede est fort préjudiciable ; l'on peut seulement donner frequemment des lavemens anodins ou déterfifs, suivant que la corruption ou l'inflammation, sont plus ou moins grandes, & purger doucement sur la fin.

CHAPITRE DERNIER.

De l'Essence de Perse, & de la Cephalique.

PEndant mon séjour au Banderabassy, je connus un Etranger qui avoit de tres belles lumieres, & qui avoit pratiqué la Medecine dans les pays Orientaux, durant plusieurs années; j'eus occasion de luy rendre quelques services, & cela l'obligea à m'enseigner la preparation de deux Remedes, par le moyen desquels il s'étoit acquis une grande reputation. Le premier est, l'Essence de Perse, que je nomme ainsi, à cause que c'est dans ce Royaume que j'en ay eu le secret.

Elle eſt un preſervatif admirable, contre l'Epilepſie, & l'Apoplexie, ſi l'on en prend une ou deux fois la ſemaine, ſur-tout pendant l'hyver une cuillerée à jeun, ſeule, ou meſlée, avec deux cueillerées d'eau de betoine.

Si l'on en donne une ou deux cueillerées, ſeule, aux épileptiques, au temps de leur accez, elle le finit ſur le champ. Elle fait quelques fois le même effet, aux perſonnes qui ſont actuellement ſurpriſes d'apoplexie, & l'on peut leur en donner en même quantité, & s'il eſt neceſſaire reïterer pluſieurs fois en un méme jour, ſans rien apprehender.

Elle remedie à toutes les vapeurs des femmes, leur en don-

nant au temps du beſoin une cueillerée, ſeule ou mêlée avec deux cueillerées d'eau de fleurs d'orange, ſelon que la vapeur eſt plus ou moins forte.

Elle provoque les mois, en prenant pendant quelque temps, une cueillerée à jeun.

Elle facilite l'accouchement, en donnant trois cueillerées ſeule, au temps des plus fortes douleurs.

Si l'on en prend une ou deux cueillerées ſeule ou meſlée, avec quatre cueilleréss de bon vin, au commencement du friſſon, & quē l'on continuë pendant trois ou quatre accez, elle guerit tres ſouvent les fiévres intermittentes.

Appliquée exterieurement, elle guerit les contuſions, les

playes recentes, ôte la pourriture des ulceres, & si l'on en met d'abord sur une partie brûlée, il ne s'èleve pas de vescies.

L'autre remede que j'appris de cét Etranger, & que j'appelleray comme luy, l'essence Cephalique, est beaucoup plus efficace que le precedent, contre l'Apoplexie, il ne se donne qu'au temps du besoin & non par précaution, on en prend une petite demie cucillerée à chaque fois, & l'on peut sans crainte reïterer s'il le faut.

On en peut donner en mesme quantité aux épileptiques, & aux femmes qui ont des vapeurs que cette essence appaise soudainement, aussi bien que les coliques.

Elle empesche la douleur

des dents, ſi l'on met ſur l'endroit de la douleur, nn peu de coton qui en ſoit imbibé.

Elle appaiſe la douleur des goutes, en frotant la partie malade. S'en ſervant en la même maniere elle reſout les tumeurs froides : il n'y a preſque point de dartres qu'elle ne gueriſſe, ſi l'on les en frote legerement pendant quelques jours, une ou deux fois le jour.

Il faut remarquer que quelque choſe que j'aye pû dire des vertus de ces deux Remedes, quand il s'agit des maladies internes, il ne faut pas pour cela negliger les remedes dont on a coutume de ſe ſervir en ces occaſions.

Ceux qui voudront uſer de ces eſſences, les trouveront fi-

delement preparées chez Monsieur Ruviere, Apotiquaire du Roy, proche saint Roch.

FIN.

EXTRAIT

DV PRIVILEGE

DV ROY.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le huitiéme Février 1683. signé LE NORMAND, & scellé : Il est permis au Sieur Dellon, Docteur en Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choi-

ſir un Livre par luy compoſé intitulé *Relation d'un Voyage des Indes Orientales*, pendant le temps & eſpace de ſept ans entiers & accomplis, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer, & defences ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ny faire contrefaire ledit Livre, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de tous dépens, dommages & intereſts, & autres peines contenuës audit Privilege.

Et ledit Sieur Dellon a cedé

& transporté son droit du pre-sent Privilege à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 23. Decembre 1684.

guyon de sardière